



## LA COIFFURE

(SUITE ET FIN)

II



La calvitie d'un duc de Bourgogne, qui ne voulut pas être tout seul dépourvu de cheveux, avait entraîné, au Moyen âge, une exécution de chevelures par la violence; plus tard, au XVIII<sup>e</sup> siècle, il devait suffire d'un accident arrivé aux beaux cheveux de Marie-Antoinette, pour faire passer la coiffure des femmes du *hérisson* monumental aux boucles à l'enfant. Dans l'intervalle, une blessure reçue au visage par François I<sup>er</sup>, décida du triomphe des cheveux ras et de la barbe. Ce fut une véritable révolution, le XV<sup>e</sup> siècle n'ayant admis que la chevelure longue derrière et taillée devant.

Le Titien a immortalisé le grand chapeau bordé de plumes qu'affectionnait François I<sup>er</sup>, ami du faste en toutes choses.

La toque de velours noir, enrichie de dorures, jouit aussi d'une faveur qu'elle conserva longtemps dans le costume des femmes comme dans celui des hommes; nous la voyons sur la tête aimable et spirituelle de la reine de Navarre, sœur du roi-chevalier. On la garda sous Henri II, cette jolie toque ornée d'un bouquet de plumes courtes; les dames la portaient sur leurs cheveux, enfermés dans une résille, quand elles ne préféraient pas le chapeau de forme ovoïde et très haute avec de larges bords cambrés. Catherine de Médicis se tint toujours au chaperon à bavolet, abaissé en pointe sur le front, qui, légèrement modifié par sa belle-fille, Marie-Stuart, garda jusqu'à nos jours le nom de cette malheureuse princesse. Sous François I<sup>er</sup>, les femmes avaient sacrifié à mille fantaisies cosmopolites, leurs toilettes étant soit à la française, soit à l'italienne, soit à l'espagnole, c'est-à-dire qu'elles comportaient tantôt les templettes et le chaperon, tantôt le petit béguin à passe d'orfèvrerie, tantôt la toque, ou encore la chaîne légère retenue par un bijou qui a gardé le nom de la belle Ferronnière.

Sous Henri II, des lois somptuaires, en réprimant l'effervescence du luxe, laissèrent à tous les détails de l'ajustement un cachet de sobre élégance. C'est le temps des chefs-d'œuvre de la Renaissance française; les moindres produits de l'industrie furent alors d'un goût irréprochable, d'une grâce merveilleuse.

Au milieu des orages du règne de Charles IX, chacun parut prendre à tâche de se ruiner en ajustements. C'est souvent le cas durant les périodes voisines de quelque cataclysme politique;



il semble qu'on veuille se hâter de jouir et de gaspiller avant le naufrage. Les modes nouvelles se succédaient de jour en jour, presque d'heure en heure, les hommes passaient d'un chapeau à larges ailes débordant sur les épaules à une toque si petite qu'elle couvrait à peine le sommet de la tête. La toque n'était guère de mise qu'à la cour, par parenthèse. Les femmes de condition portaient le chaperon de velours noir et la coiffure dite *en raquette*, parce que des rubans d'or ou de soie, formaient une espèce de réseau tout scintillant de pierreries; elles tiraient leurs cheveux sur des tampons pour donner plus de largeur au front; les cheveux noirs étaient en vogue, parce qu'ils font ressortir la pâleur, qui était alors regardée comme un agrément.

Henri III fut, on le sait, un héros de la mode, et professait le goût des bijoux, des parfums, des fards, de tout ce qui est le propre des femmes. Il patronna la coiffure en forme de cœur, qui avait déjà fait son apparition sous Henri II, proscrivit du Louvre les chapeaux d'hommes, les remplaça par le bonnet à plumes, qui n'était autre que l'escoffion, bref effémina le costume à la façon d'un Sardanapale. Sa sœur, Marguerite de Valois, mariée au roi de Navarre, l'aidait à corrompre le goût. Ses coiffures étaient variées à l'infini : tantôt l'escoffion, tantôt le petit chapeau à la française, tantôt le voile de crêpe tanné ou de gaze à la romaine; elle accommodait aussi parfois ses cheveux noirs à l'espagnole, mais le plus souvent elle était blonde et, à cet effet, ne prenait pour pages que des blondins qu'elle faisait tondre pour se parer de leurs dépouilles. Ses portraits nous la montrent surtout avec un bonnet de velours à plumes, posé sur ses cheveux en toupet relevé. Ceux de Marie de Médicis représentent toujours la seconde femme de Henri IV avec l'ancien chaperon de velours découpé en pointe. Cette pointe, plus allongée, le transformait d'ailleurs, ainsi que la suppression de la queue qui, d'abord tombante, avait été ensuite relevée par derrière, puis coupée tout à fait; il était devenue la coiffure des bourgeoises. Les grandes dames le réservaient pour la toilette d'hiver et les veuves ne le quittaient jamais. Sous les noms de languette, puis de bandeau, il dura jusqu'en 1700.

Au temps de ce chaperon modifié, les perruques faisaient de plus en plus fureur. Tandis que les femmes de qualité se poudraient de poudre d'un grand prix, poudre de violette pour les brunes, poudre d'iris pour les blondes, les femmes du peuple se rabattaient par économie sur la poudre de chêne pourri, ce qui les rendait toutes uniformément rousses. La chevelure retroussée autour d'un gros tampon sur le sommet du crâne figurait la poire

ou la pomme. Pendant ce temps, la coiffure des hommes rappelait le chapeau albanais alourdi par un panache; après 1600, on l'échangea contre le feutre gris à forme basse et à larges bords. Ce feutre gris et empanaché couvrait des cheveux longs, c'est-à-dire des perruques très frisées et serrées en une masse de boucles que les hauts collets emprisonnaient sur la nuque, mais, par devant, l'obstacle s'abaissant, on eut l'idée de laisser pendre de côté une grande mèche appelée moustache. Le frère puîné du connétable de Luynes, Cadenet, qui était renommé pour sa belle touffe de cheveux nouée par un ruban de couleur, changea la moustache en cadenette. Par la suite, les feutres se retroussèrent sur le devant ou sur le côté, avec accompagnement de plumes on-doyantes, pour devenir, à la fin, le feutre superbe de Charles I<sup>er</sup>, tel que l'a rendu Van Dyck. Quelques élégants portaient une boucle d'oreille du côté gauche, où la cadenette dégageait l'oreille. Le reste de la chevelure retombait sur l'épaule et sur le dos. On l'augmentait par des *chutes* adroitement attachées. Dès lors, on essaya de poudrer le tout avec de la fleur de farine, mais les pourpoints et manteaux en ayant trop souffert, on se moqua des meuniers, sans se douter qu'ils auraient leur revanche.

La perruque des gens de robe était de forme particulière et s'ajustait au bord d'une calotte.

Pour les femmes, les perruques poudrées de poudre de Chypre allèrent croissant en hauteur jusqu'en 1620, où un changement radical se produisit. Il eut pour prélude, sur la tête de la belle princesse de Condé, un rang de boucles vraies courant d'une tempe à l'autre, sous l'échafaudage de frises fausses. Puis on abattit la chevelure, désormais séparée en trois parties dont l'une formait le chignon, dit *culebutte*, et les autres deux touffes de chaque côté du visage. Renflées par des moules, elles étaient entièrement couvertes de petites frises. Les racines, tirées sur le front, laissaient libre un brin, appelé pointe, dont on faisait de menus anneaux. Plus tard, les touffes de côté pendirent soit en grands tire-bouchons, soit en longues mèches nouées de rubans. La *culebutte* fut elle-même ornée d'un gros nœud ou d'un bouquet de pierreries. Pour sortir on s'attachait sur le chef, avec des épingles, un mouchoir de dentelle; en déshabillé, on avait des coiffes ou de petits bonnets ronds sans passe. Les femmes du peuple portaient aussi la coiffe, mais avec bavolette pendant par derrière, signe distinctif de leur condition.

La cale ou calot, le gros béguin piqué, des filles de campagne, existe encore dans quelques-unes de nos provinces.

Les barbiers qui, d'abord chirurgiens, ajoutèrent depuis à leur titre celui de perruquiers,



avaient obtenu sous Louis XIII des lettres-patentes, qui les constituaient en corporation. Mais, dans les premiers temps, ils ne touchaient jamais à la tête des dames. Un homme de génie en son genre, Champagne, aborda cette spécialité. Les mémoires ont enregistré son insolence, ses caprices, ses façons d'obtenir des cadeaux considérables en refusant de se laisser payer. Il prétendait ne coiffer que les visages à son goût et voyait s'humilier devant lui toutes les sottes de qualité, auxquelles il déclarait hautainement qu'elles ne passeraient jamais par ses mains savantes. La princesse Marie de Gonzague fut une des personnes sur lesquelles il exerça le plus d'influence. Champagne eut l'honneur de poser sur sa tête la couronne de Pologne le jour de son mariage; il la suivit à Varsovie, mais s'y ennuya vite et revint avec la reine Christine à Paris, où son retour fit événement. La coiffure du temps de Champagne n'était pas aussi abattue qu'auparavant; elle formait un chignon légèrement incliné sur le derrière de la tête et couronné d'une torsade appelée *rond* qui paraît fort seyante sur la tête de Marie Mancini et de ses sœurs, des cadenettes ou longues boucles dites serpenteaux; il y avait aussi les bouffons, masses de petits anneaux composant la frisure que nous nommons à la Sévigné. Les bonnets à plume tombèrent devant ces jolis arrangements. On s'enveloppa la tête d'un nouveau genre de coiffe, pièce de crêpe ou de taffetas nouée sous le menton et laissant le visage découvert. Le noir étant la couleur ordinaire des coiffes, les précieuses les appelaient des ténèbres.

Un moment tout fut à la *Fronde*, les coiffures comme le reste.

Molière se moque en 1665 de la coiffure des hommes; dans son *Don Juan*, Pierrot dit à Charlotte : — « Ils ont des cheveux qui ne tiennent point à leur tête et ils boutent ça, après tout, comme un gros bonnet de filasse. »

Ailleurs, Sganarelle dit :

« Ne voudriez-vous point... sur ces matières,  
De vos jeunes muguets m'inspirer les manières,  
M'obliger à porter de ces petits chapeaux  
Qui laissent éventer leurs débiles cerveaux,  
Et de ces blonds cheveux de qui la vaste enflure  
Des visages humains offusquent la figure ? »

Il s'agit, ici, de la majestueuse perruque, imaginée pour copier l'abondance sans pareille des cheveux du roi qui, lui, se passa très longtemps de tout artifice. On n'avait plus de chapeau que pour servir de contenance. De là, l'usage du chapeau à bord étroit tout garni de plumes, que les élégants tenaient à la main ou sous le bras, et dont le claque fut un dérivé.

Les perruques étaient d'une lourdeur excessive et provoquaient une transpiration telle qu'il fallait mettre dessous une calotte. En 1703 on les poudra, et, pour qu'il ne fût pas dit que cela salissait l'habit, celui-ci fut poudré également.

Les femmes renoncèrent, aux environs de 1668, à la coiffe de soie, qui eût écrasé leurs boucles agréablement massées sur le front et sur les tempes; elle mirent à la place des coiffes de réseau, et, pour le négligé, des cornettes de dentelle dont les barbes retombaient jusqu'à la ceinture. La coiffure hurluberlu fut inaugurée en 1671 par une coiffeuse du nom de Martin, héritière de la vogue de Champagne.

M<sup>me</sup> de Sévigné décrit ces deux gros bouquets de cheveux trop courts, dans une lettre à sa fille, avec autant de verve qu'elle en met ailleurs à raconter comment la Martin a *bretaudé* la duchesse de Nevers, en lui frisant les cheveux naturellement par cent papillottes, qui lui faisaient souffrir mort et passion toute la nuit.

M<sup>me</sup> de Fontanges inaugura la mode de ramener tous les cheveux sur le front où ils formaient un inextricable enlacement de boucles, de touffes et de tortillons qu'elle couronna un jour d'une coque de ruban amaranthe. Depuis lors, les coiffures en hauteur s'appellèrent Fontanges, et pendant trente ans cet édifice se compliqua de plus en plus : choux, tignons, boucles aux noms divers : *la passagère*, frisée près des tempes; *les favorites*, pendantes sur la joue; *les cruelles*, sur le devant de la tête; *les confidentes*, près des oreilles; *les crève-cœur*, sur la nuque; *les bergers*, tournés en haut, etc.; le tout retenu par les *meurtriers*, qui n'étaient autres que des rubans, et les *firmaments*, épingles à tête. Une carcasse de fil d'archal soutenait l'ensemble, et le bonnet, posé en guise de couronnement, avait aussi ses étais métalliques.

De nouveau, comme au temps de Charles VI, les dames se virent forcées de faire la révérence pour passer sous les portes les plus hautes, et le roi, qui s'amusait d'abord de ces exagérations se décida enfin à les proscrire. Les *commodes* et les *palissades* furent déposées sur son ordre, mais bientôt elles reparurent, et ce ne fut qu'en 1714, que ces rebelles aux décrets d'un roi firent d'elles-mêmes leur soumission devant la coiffure très basse d'une dame anglaise présentée à la Cour.

L'austérité de la vieillesse de Louis XIV, dominé par M<sup>me</sup> de Maintenon, se retrouve dans l'aspect grave des chapeaux à larges bords qui, rapetissés, après avoir perdu leurs plumes, devinrent le lampion de l'ancien régime. La perruque, elle aussi, se modifia et prit différents noms, selon la manière dont



elle était plantée : espagnole, cavalière, carée, financière, etc. On en noua l'extrémité avec un ruban, et la queue, la bourse, le crapaud, qui en était le diminutif, les ailes ébouriffées en oreilles de chien barbet, firent successivement leur apparition. Les ailes accompagnaient le toupet relevé sur le front de diverses manières; aucune n'eut plus de vogue que le *fer à cheval*.

En 1730, on réservait sur le front une touffe de ses cheveux naturels pour la mêler à la perruque, et le tout était poudré d'une grosse poudre, dite à graine d'épinard, qui déguisait l'artifice. Quand les bourses eurent pris place dans la grande tenue, on eut pour négligé le catogan, un nœud très gros et très court attaché sur la nuque. La queue, que ne portaient guère, d'abord, que les voyageurs et les militaires, entra vers 1740 dans le costume élégant. C'est la longueur du ruban qui l'enroulait qui a donné naissance à l'expression populaire de ruban de queue, pour dire un long chemin, une grande distance. La perruque de chasse, celle d'abbé, celle de procureur, avaient chacune sa forme particulière; dans la chambre les hommes portaient une sorte de bonnet à trois pièces.

Sous Louis XV la coiffure des femmes, à travers les mille métamorphoses qu'elle subit, resta constamment basse; relevée sur le front à racines droites, elle était divisée par derrière en chignons, crochets et boucles dont on laissait pendre au moins deux.

Mais vers 1760, un grand révolutionnaire dans l'art de *coiffer à fond*, Legros, ancien cuisinier, créa l'académie fameuse où il professait ses principes, en exhibant des poupées, qui attestaient la fécondité de son imagination. Dans un mémoire écrit de sa main, il se vante d'avoir composé quarante-deux coiffures de Cour et de ville où figurent, autour du *tapé* de rigueur, les boucles biaisées, les boucles en marrons, les boucles brisées, les boucles en bécquilles, les boucles frisées, renversées, en coquille, en rosette, en colimaçon, etc. Ce fut, dit l'auteur du beau livre sur *la Femme au XVIII<sup>e</sup> siècle*, « le point de départ des inventions et théories qui allaient approprier la parure à la physionomie de la femme. » — Frédéric supplanta Legros, qui devait périr étouffé sur la place Louis XV dans les fêtes données pour le mariage de Marie-Antoinette, et il eut tant d'imitateurs, tant de rivaux, que le nombre de ceux qui se donnaient le titre de premiers officiers de la toilette de la femme monta jusqu'à douze cents! Il fallut un arrêt du Conseil pour le réduire à six cents, et pour empêcher que toutes les enseignes ne portassent: *Académie de coiffure*. Qu'on se figure les assauts d'extravagance auxquels se livraient ces six cents artistes qui faisaient de la coiffure : « un

poème rustique, un décor d'opéra, une vue d'optique, un panorama, » qui changeaient la tête de la femme en parterre, en verger et en parc anglais où paissaient des moutons, gardés par leurs bergères!

C'est un coiffeur, Duppefort, qui a écrit la comédie satirique des *Panaches*, où il peint des élégantes voulant avoir sur la tête le Jardin du Palais-Royal, avec son bassin et ses cafés.

Le pouf au sentiment, tel qu'il fut inauguré en 1774, n'est guère moins extraordinaire. Voici la description de celui de la duchesse de Chartres : Au fond, une femme assise dans un fauteuil et tenant un poupon, M. le duc de Valois et sa nourrice; à droite, un perroquet, à gauche, un petit nègre, les deux favoris de la duchesse. En outre, des cheveux, entremêlés en caprices bizarres, du duc de Chartres, son mari, du duc de Penthièvre, son père, et du duc d'Orléans son beau-père.

La mode était aux *coiffures parlantes*; à la mort de Louis XV, la coiffure à la Circonstance, qui pleurait le roi au moyen d'un cyprès et d'une corne d'abondance placée sur une gerbe; et, pour fêter le triomphe du vaccin, la coiffure à l'inoculation, où figuraient un serpent, une massue, un soleil levant et un olivier chargé de fruits. Plusieurs années auparavant, la débâcle de la Seine avait suscité des bonnets à la débâcle; ensuite, après une disette, il y eut les bonnets à la révolte.

Faustine, femme de Marc-Aurèle, avait eu trois cents coiffures; du temps de Marie-Antoinette, on en vit presque autant : Le *Pouf à la reine*, les coiffures *Au lever de la reine*, au Chien couchant, au Moulin à vent, à la *Belle-Poule*, nom d'une frégate avec ses voiles et ses agrès, à la Crête de coq, à la Baigneuse (coiffure des migraines), à l'Asiatique, à la Mappemonde, etc... *La Zodiacale* versait, sur un taffetas bleu céleste, la lune et les étoiles; l'*Aigrette-parasol* s'ouvrait pour garantir du soleil; la *Calèche* rendait, au dire de Diderot, la tête grosse comme une citrouille.

M<sup>lle</sup> Bertin, avec qui la reine combinait les modes nouvelles, s'empara d'une locution provinciale de Beaumarchais pour créer le trio de panaches intitulé : *Quesaco*. Léonard, le fameux coiffeur qui fut comblé de faveurs par la reine et mêlé au projet de la fuite de Varennes, Léonard, qui disait *autrefois* pour hier tant il accélérât la marche de la mode, qui se vantait de faire entrer quatorze aunes de gaze dans une seule coiffure, qui créait un chef-d'œuvre avec un torchon et une botte de carottes, l'inimitable Léonard eut en Russie une vogue étourdissante pendant l'émigration.

Il faut le reconnaître, quelque sympathie, quelque compassion qu'inspire la destinée de



Marie-Antoinette, cette tête charmante, qui devait se présenter héroïque à la hache des bourreaux, ne fut pas la moins follement coiffée de son siècle, — de nombreux portraits l'attestent. L'un d'eux valut à la reine un grave reproche de la part de sa mère, Marie-Thérèse. Le peuple avait ri des coiffures à la Monte au ciel qui, en s'exagérant, finirent par ne plus pouvoir entrer dans les carrosses, forçant le célèbre Beaulard à inventer les coiffures mécaniques, que l'on baissait d'un pied au moyen de ressorts, mais on peut croire qu'un peu plus tard, le mécontentement général augmentant toujours, ces railleries populaires ne furent pas sans mélange de menaces et d'invectives devant les caricatures qui représentent le coiffeur monté sur des échelles pour friser le sommet d'un monument chevelu, ou bien les dames suivies d'une armée de charpentiers et de maçons qui se préparent à grandir les portes, ou encore les commis aux barrières tirant du gigantesque chignon d'une belle contrebandière des provisions suffisantes pour garnir un marché.

En 1780, s'accomplit la révolution de la simplicité. Les hommes copiaient les modes de la rigide Angleterre ou de la jeune Amérique; ils portaient le large chapeau à la Suisse, le tout petit *jockey*, le chapeau rond *hollandais* ou de *quaker*. Les femmes, en même temps qu'elles se convertissaient à la nature, sous l'influence de Jean-Jacques, s'arrangeaient les cheveux en catogan ou à la conseillère, d'une façon quasi masculine; le règne de la sensibilité exigeait que l'on fût blonde; on employait pour cela certaine poudre d'un ton ardent qui réhabilita le roux.

La Terreur mit fin aux variations des perruquiers sur le thème du sentiment. Dès le lendemain du 14 Juillet 1889, on voit poindre, comme dernière actualité, les bonnets à la Bastille, décorés d'une cocarde tricolore; puis, le luxe tombant tout à fait, il n'y eut plus que des bonnets à la citoyenne en gaze blanche, posés sur les cheveux naturels.

La coiffure à l'enfant, dernière invention de la pauvre reine, fut le type de tous les arrangements de cheveux ultérieurs jusqu'en 1809. Nous la revoyons encore sur la tête de Joséphine. Elle se composait de frisures, accompagnées d'un chignon qui retombait mollement sur le dos.

Sous le Directoire, les élégantes, ayant coupé leurs cheveux, cachèrent ce qui en restait sous une perruque blonde; puis elles les laissèrent reparaitre à la Titus.

Grecques et romaines mitigées furent les coiffures de l'Empire, où tout était tourné au pseudo-antique. (Déjà en 1760, lors de la construction du garde-meuble, l'inauguration d'une

nouvelle architecture avait amené des tentatives de coiffures à la grecque.)

L'effet du turban est immortalisé dans le portrait de M<sup>me</sup> de Staël, par Gérard.

Les coques et les coiffures à la girafe ne font pas grand honneur au goût de la Restauration. La duchesse d'Angoulême, la duchesse de Berry se coiffaient volontiers du bérêt à plume, qui caractérise l'époque.

Sous Louis-Philippe, il y eut un retour au Moyen âge, correspondant avec de certaines tendances littéraires : coiffures en berthe, à la châtelaine, féronnière retenant des bandeaux plats et lustrés, à moins que l'on ne préférât les longues anglaises des beautés d'Ossian.

L'Impératrice Eugénie allongea le bandeau bouffant en un double bandeau qui seyait à son ravissant visage au front un peu étroit, qu'il fallait dégager, aux joues un peu lourdes que la chute des cheveux roulés accompagnait à souhait. Toutes les femmes devraient, comme elle, se coiffer à l'air de leur physionomie, et c'est chose facile aujourd'hui où la coiffure, en ce qui concerne les cheveux et le chapeau, est affaire de goût et de choix, la liberté régnant en ces matières d'une façon plus certaine que partout ailleurs. Nous sommes éminemment éclectiques, passant des immenses chapeaux empanachés, qui rappellent le chapeau à la biscayenne du XVIII<sup>e</sup> siècle, aux chapeaux de fleurs du Moyen âge, et du béguin d'or ou d'argent, brodé de verroteries, qui évoque la Renaissance, à des coiffures Watteau, Gainsborough, Empire, etc. L'énorme calèche est sur la tête de nos bébés, leur donnant le même air d'amusante caricature qu'à la fille de Diderot. Malheureusement, nous voyons plus d'un minois chiffonné se coiffer à la grecque, sur le divin modèle de la Vénus de Milo ou de la Vénus de Médicis, trop heureux quand une perruque *calamistrée* à souhait ne supplée pas à l'absence d'ondulations naturelles. On oublie en ce cas que le premier devoir d'une tête grecque est d'être petite et absolument parfaite d'attache comme de proportions. D'autres fois, c'est un visage court qui se raccourcit encore par l'abus de franges inutiles. Les teintures rouges au henné, qui ont supplanté les teintures en or pâle, ne contribuent pas davantage à embellir les femmes qui ne sont plus très jeunes.

Pourtant, il faut reconnaître que l'art du coiffeur et de la modiste ne s'est jamais élevé aussi haut qu'aujourd'hui; tous les siècles, tous les pays sont mis à réquisition par nos contemporaines. Espérons que la connaissance, plus répandue en somme qu'autrefois, des règles du beau, empêchera le retour des harribouras et des perruques à ressorts, qu'on se rapprochera de la nature, aidée par l'art,



dans la mesure du bon goût. Mais les faux chignons et les tours frisés ne sont pas encore bien loin, la roue de la Mode, en tournant, peut nous ramener d'autres horreurs; jouis-

sons donc d'un moment de trêve relative, sans trop nous flatter qu'il durera (1).

TH. BENTZON.

(1) La France ayant toujours donné le ton au monde en fait de modes, cet historique de la coiffure peut s'appliquer à l'Europe entière; il y aurait cependant un chapitre intéressant à écrire encore sur les coiffures nationales des différents pays : la mantille espagnole, le mezzaro italien, le kakochnick russe, les diverses coiffures orientales, etc.

## CONSEIL

### Vieilles femmes et jeunes filles



Si, comme je vous le disais dernièrement, la manière dont une jeune fille traite les domestiques peut servir de criterium et faire le jour sur son esprit, son cœur et son éducation, il peut en être absolument de même lorsque l'on considère vos rapports, mesdemoiselles, avec les femmes âgées. Celles-ci assurent, et peut-être non sans raison, que la jeune génération a perdu toute notion du respect pour la vieillesse. Ce qui devrait assurer des égards, faire naître des attentions, n'est plus hélas ! trop souvent que le sujet de critiques et d'épigrammes; ce qui inspirait le respect est tourné en plaisanterie, et il en résulte que l'un des sentiments les plus naturels, ce sentiment qui faisait jadis incliner l'ignorance devant l'expérience souvent douloureusement acquise, est devenu tout à fait rare et suranné.

Peut-être, il faut le dire à la défense des jeunes filles, peut-être le respect s'en va-t-il parce que la vieillesse ne tient plus guère à l'inspirer. Le nombre est aujourd'hui restreint des femmes qui consentent à avoir, à porter, à avouer leur âge, qui dédaignent les artifices, les mensonges, qui renoncent franchement à ce que la dignité des cheveux blancs et la trace des chagrins de la vie semble tout naturellement éloigner d'elles. Nous n'avons plus guère de vieilles femmes : en revanche nous rencontrons beaucoup de personnes artificielles, qui non seulement parent leur visage de grâces d'emprunt, mais qui veulent garder la note, devenue fausse, de l'insouciance, du plaisir, du désir de plaire. Les jeunes en rient; elles voient dans ces tristes efforts une usurpation

mal réussie qui a son côté comique, et qui rejailit à tort sur tout ce que l'âge a consacré.

Mais toutes les femmes âgées ne tombent pas dans ce ridicule. Il en est encore, heureusement pour l'honneur de notre sexe, qui savent vieillir, qui comprennent que la dignité consiste à rester vraies; celles-là se plaignent, et à juste titre, de l'abandon des jeunes filles, et de la légèreté avec laquelle elles sont traitées.

S'agit-il donc uniquement d'un défaut de respect? Sans doute, mesdemoiselles, le respect se perd, et c'est là une des notes dominantes de notre époque; mais il y a autre chose : il y a cet égoïsme, tout moderne aussi, qui fuit toute contrainte, toute peine, tout ennui. « Les vieilles femmes sont ennuyeuses. » N'est-ce pas ce que beaucoup d'entre vous pensent et répètent sans se gêner?

Eh! bien oui, il y en a d'ennuyeuses. Les années apportent souvent un triste cortège d'infirmités; l'imagination s'éteint, la mémoire s'affaiblit, et, ce qui est plus triste, les douleurs forcément subies pendant un long pèlerinage laissent des traces parfois amères, toujours cruelles, dans les cœurs et les esprits. Les déceptions ont fait leur œuvre; on ne voit plus l'humanité du même œil joyeux et confiant. L'abandon du monde rend chagrin : comment une vieille femme, maintenant délaissée, ne serait-elle pas tentée de se reporter aux jours de sa jeunesse adulée et joyeuse, et de répéter que tout est changé et qu'autrefois valait mieux qu'aujourd'hui?

Il faut avoir une nature supérieure, un heureux caractère, et surtout un grand fonds de résignation et de religion pour rester sereine sous des cheveux blancs après avoir souffert. Je reconnais donc que certaines femmes âgées sont ennuyeuses. Mais ne le sont-elles pas surtout parce qu'on néglige de ranimer ce qu'il y avait d'aimable en elles, de les consoler et de les distraire? Critiqueraient-elles



le présent si la génération qui les a suivies ne leur prodiguait la moquerie ou le dédain ?

Je ne vous répéterai pas (c'est une vérité banale) qu'on a toujours à gagner en causant avec les personnes âgées ; il n'en est pas qui ne puissent instruire. J'en connais beaucoup qui sont charmantes, mille fois plus intéressantes que la plupart des jeunes femmes ; mais en fût-il autrement, je m'adresse à votre cœur. Vous ne savez pas ce que vous pouvez être pour les vieux ; la jeunesse est un rayon de soleil qui les ranime et les réchauffe ; ne le leur refusez pas. Un sourire, une attention,

quelques minutes de votre temps sont pour vous peu de chose : ce sera beaucoup pour ceux que l'on délaisse. Vous serez vieille, un jour. N'aimerez-vous pas à voir les jeunes filles d'alors écouter vos récits peut-être trop longs, compatir à vos doléances, profiter de votre expérience, de vos souvenirs, vous amuser de leur gaieté, de leur entrain ? Vous êtes riches de tant de trésors ! N'en soyez pas avares. Souvenez-vous que la meilleure des largesses, c'est de donner un peu de son esprit, et surtout un peu de son cœur.

M. MARYAN.

## LA FEUILLERAIE

(SUITE ET FIN)

XXIV



ALGRÉ sa veille prolongée, Nelly fut aussi matinale qu'à l'ordinaire. Elle se rendit à l'église à travers champs, longeant les haies d'églantines, cueillant chemin faisant un bouquet de fleurs sauvages pour le cimetière. La messe commençait. Elle ne se plaçait plus

dans le banc de la Feuilleraie, qui lui rappelait de douloureux souvenirs, mais près des sœurs, tout à côté de l'autel. Si absorbée qu'elle fût dans sa prière, elle tressaillit en entendant un grincement léger qu'elle connaissait bien : la porte du vieux banc avait été ouverte, et ce ne pouvaient être les domestiques qui n'y prenaient jamais place.

Elle renouvela sa prière de la veille, se sentit de nouveau envahie par cette impression forte, vraiment ineffable que donne l'absence de toute vue, de tout sentiment personnel, et, la messe terminée, descendit tranquillement l'église.

C'était bien Hubert qui sortait du banc, qui avait prié à la place où son oncle était mort... Ah ! si l'esprit mystérieux de la dernière prière du cher vieillard était demeuré à cette place pour pénétrer son neveu ! Si son ardent amour pour les humbles et les petits avait passé de

son cœur dans celui d'Hubert comme un autre héritage !...

Ainsi que l'année précédente, les deux jeunes gens se rejoignirent près du bénitier. Leurs doigts se touchèrent, mouillés d'eau sainte, et, sortant dans le cimetière, ils allèrent, sans s'être parlé, s'agenouiller sur le vieux tombeau de famille.

Le front de Nelly s'inclina jusqu'à toucher la dalle. Ses larmes tombaient comme une pluie chaude sur ceux qui, peu de mois auparavant, étaient la joie de sa vie. Quand elle se releva pour déposer ses fleurs sur la pierre, elle vit qu'Hubert avait pleuré et en fut reconnaissante.

— Parlez-moi d'eux, Nelly, dit-il gravement, s'appuyant contre la croix qui surmontait la tombe. Hier, en présence d'une étrangère, il me semblait que c'était profaner ces souvenirs de les évoquer, mais vraiment, j'en suis avide...

Nelly parla alors, répétant les détails de cette nuit tragique, dépeignant la douleur de son oncle, rappelant sa promesse solennelle aux ouvriers, puis cette messe d'actions de grâces, pendant laquelle son dernier souffle s'était exhalé dans un merci, enfin la douleur touchante de la pauvre sœur jumelle qui n'avait vécu que de la vie de son frère et qui était morte de sa mort... Son cœur s'épanchait avec ses larmes dans ces souvenirs à la fois doux et poignants, car elle sentait la sympathie déborder chez celui qui l'écoutait. Parfois il attachait sur elle un regard humide de larmes, dont il ne semblait pas avoir honte ; parfois il plaçait sa main devant ses yeux, comme si son émotion eût été trop profonde. Et, pour elle,



quel soulagement infini de parler enfin de tout ce qu'elle renfermait en elle comme un fardeau parfois trop lourd !

Elle se tut enfin, essuya ses pleurs ; puis, après un instant de silence :

— Vous m'avez fait du bien, Hubert, dit-elle, en me laissant vous parler d'eux ainsi.

— Je les aimais, répondit-il à voix basse.

Et Nelly pleura de nouveau.

— J'avais soif d'entendre rappeler tous ces tristes détails, reprit Hubert. Mais vous ne m'avez rien dit de vous, Nelly.

Elle pâlit légèrement, et essaya de sourire.

— Vous savez tout ce qui me concerne. M<sup>me</sup> Herrison a été très bonne, et elle me gardera jusqu'au moment où j'aurai pris une décision quelconque.

— Une décision ? Quelle que soit l'idée que vous en avez, vous consulterez vos amis, n'est-ce pas ?

— Certainement, répondit-elle avec douceur ; je suis de ceux qui assimilent les conseils à l'intérêt et à l'affection.

— L'incendie de la fabrique vous a causé un tort considérable, Nelly ; j'aime à penser que vous avez toujours cru que le réparerais.

Le cœur de Nelly se mit à battre : toute sorte de lutte lui était douloureuse.

— Si vous voulez parler du testament de mon oncle, dit-elle avec autant de calme qu'elle en put montrer, je vous supplie de ne pas entamer cette question. Vous comprendrez, en y réfléchissant, que ma dignité s'oppose absolument à ce que je reçoive rien de vous en l'absence de dispositions légales.

— Je le comprendrais si ces dispositions légales n'avaient jamais existé ; mais vous savez bien que mon oncle avait fait un testament.

Elle garda le silence.

— Nelly, vous le saviez, reprit-il, insistant ; mon oncle m'avait dit qu'il vous en avertirait.

— Eh ! bien oui, dit-elle avec répugnance ; mon oncle m'avait montré un testament cacheté, en me disant que vous aviez généreusement approuvé les dispositions qui lésaient vos intérêts.

— Si j'étais le neveu de mon oncle, vous étiez sa fille adoptive. J'avais lu le testament, et j'avais applaudi à l'idée qui vous rendait propriétaire de la fabrique. Que penseriez-vous de moi si, dans ces conditions, je manquais aux dernières volontés de mon oncle ?

Nelly sourit faiblement.

— Je pense que vous agissez en galant homme en insistant pour les exécuter, mais j'agis, moi, comme je le dois, en refusant des offres dont je ne vous demeure pas moins reconnaissante.

— Et vous croyez que ma conscience s'accommoderait d'une part de fortune qui ne m'ap-

partient pas, dont mon oncle avait disposé ?

— Vous pouvez en user sans scrupule, puisque je nie y avoir droit.

— Alors, c'est moi qui garde votre bien, ce que votre oncle vous donnait expressément ?... Si vous êtes jalouse de votre dignité, que faites-vous de la mienne ? Que supposez-vous que puisse être mon impression, tandis que je me tiens avec vous près de cette tombe, alors que je possède de par la lettre de la loi ce que notre oncle vous avait légué, je ne dirai pas avec mon consentement, il n'en avait pas besoin, mais avec ma pleine et entière approbation.

— Je comprends ce que vous éprouvez, dit doucement Nelly, mais je ne puis céder à votre désir. Quand vous ferez du bien, vous unirez mon souvenir à vos actions généreuses, et tout sera bien ainsi... N'insistez pas, ajouta-t-elle, comme il se disposait à répliquer ; je ne puis rien accepter.

Une vive rougeur couvrit le visage d'Hubert, ses lèvres tremblèrent légèrement et il s'inclina vers elle.

— Nelly, je suis à peine votre parent, et vous ignorez peut-être à quel point je suis votre ami... Mais il est un titre auquel vous pourriez me permettre de vous rendre justice, un titre qui est depuis longtemps la plus chère ambition de mon cœur... Je ne puis me défendre de penser que ceux dont la dépouille repose ici, mais dont les âmes nous voient de là-haut, avaient secrètement désiré qu'un lien sacré nous unit un jour...

Il s'arrêta. Nelly s'était laissée tomber à genoux et inclinait de nouveau son front sur la pierre.

Il la regardait avec anxiété, mais il ne pouvait deviner ce qui se passait en elle... C'était une surprise intense, avec la certitude qu'un scrupule de probité et de délicatesse dictait seul cette offre imprévue, et un déchirement de ne pouvoir dire le oui qui fût sorti si joyeusement de ses lèvres mais qui, elle en était sûre, n'était pas désiré par le cœur d'Hubert.

— Nelly, répondez-moi, de grâce ! Je ne vous ai pas offensée, n'est-ce pas ? Ce n'est pas possible sous l'égide d'un tel souvenir ! Prenez du temps pour y penser, si mes paroles vous ont surprise, mais laissez-moi vous dire...

— Non, n'ajoutez rien, c'est impossible, interrompit-elle, se relevant et lui montrant son pâle visage, — si pâle, mais si calme, si empreint de la force mystérieuse qu'elle puisait de nouveau dans l'absence d'elle-même.

Était-ce une illusion de son pauvre cœur troublé ? Elle vit les traits d'Hubert s'altérer, ses yeux exprimer un reproche ; mais peut-être était-ce l'orgueil froissé, le sentiment pénible d'un refus. Pouvait-elle seulement envi-



sager la perspective de devoir un bonheur illusoire à l'idée de justice qui animait son parent? Plutôt souffrir toujours que de le séparer de la femme qu'il aimait, elle en était sûre, plutôt que de douter de sa tendresse si elle avait la faiblesse de profiter d'une trop grande générosité...

— Hubert, reprit-elle avec un léger effort, votre bonheur est ailleurs; je ne me marierai pas... Non, jamais! ajouta-t-elle doucement et lentement, suivant sa propre pensée et sentant bien que sa jeunesse et son cœur ne fleuriraient pas deux fois. Vous êtes très généreux, je suis heureuse de penser que le vieux sang des Sommerives coule dans vos veines toujours le même, toujours tel que je l'ai connu chez eux-ci... Et maintenant, laissez-moi vous dire qu'il est un moyen de mettre à l'aise votre conscience trop délicate, ou plutôt le sentiment trop intense de votre dignité, en réalisant l'intention et le désir qui avaient en partie dicté le testament de mon oncle...

Il avait placé un instant sa main sur ses yeux. Il l'ôta à ce moment et lui montra de nouveau son visage altéré.

— Et ce moyen? demanda-t-il d'une voix brève et douloureuse.

Elle joignit instinctivement les mains et le regarda d'un air suppliant.

— Ne vous fâchez pas de ce que je vais vous dire, même si je heurte vos idées et vos sentiments... Me le promettez-vous?

— Vous pouvez tout me dire, Nelly.

— Si mon oncle avait eu l'idée de me laisser la fabrique, c'est... c'est qu'il savait que je respecterais son œuvre, que je laisserais du travail à ceux qu'elle employait, que je garderais ici toute cette population qui, le travail disparu, s'en irait en mendiant son pain... Hubert, vous aurez pitié d'eux, n'est-ce pas? Même si vous ne voulez pas attacher votre nom à une entreprise de ce genre, vous aurez égard à leurs intérêts, vous saurez attendre, au besoin, le moment favorable?...

Il pâlit et la regarda longuement.

— Quelle que soit ma résolution, qui n'est pas encore arrêtée, je vous promets de songer sérieusement aux intérêts des ouvriers.

— Merci, dit-elle, les larmes aux yeux et lui tendant la main.

Il retint quelques instants cette main dans la sienne.

— Nelly, dit-il, je crains de froisser en vous quelque sentiment que j'ignore en vous répétant les paroles que je vous ai dites tout à l'heure... Mais je veux espérer que vous vous en souviendrez, que vous y réfléchirez, et que vous me laisserez vous les redire...

Elle fit un geste de dénégation et retira doucement sa main.

— Il faut que je rentre, nous allons en ville, dit-elle, et j'ai promis d'être exacte.

— J'ai beaucoup d'autres choses à vous dire, cependant... Nous avons des questions d'intérêt à régler et j'éprouve une sorte de gêne à les traiter chez M<sup>me</sup> Herrison. Puis-je vous rencontrer à la fabrique, où je vais passer probablement une partie de ma journée?

— Il faut, de toute évidence, qu'on vous rende vos comptes à la fabrique, répondit-elle en essayant de sourire.

— Alors, à bientôt, dit-il d'un ton grave où perçait une douleur secrète.

Une douleur? vraiment, y en avait-il une trace? Ce n'était pas possible, oh! non. Mais combien ce qui venait d'arriver bouleversait ce pauvre cœur tout prêt à s'effacer! Voici que mille souvenirs lui revenaient en foule, s'éclairant d'une lumière toute nouvelle... C'étaient les longues causeries d'autrefois, dans lesquelles Hubert avait souvent incliné son esprit devant le sien, c'étaient certaines paroles auxquelles elle n'avait pas alors attaché d'importance, mais qui pouvaient être l'indice d'un sentiment caché... Elle se rappelait lui avoir dit une fois qu'elle consacrerait sa vie à ses parents, et il avait paru triste et tourmenté... Cependant, s'il l'eût aimée, aimée comme Nelly, elle, était capable d'aimer, n'aurait-il pas pu rester près de son oncle et vaincre ses préjugés pour diriger la fabrique?

Illusions! Non, il n'avait pensé à faire d'elle sa femme que lorsqu'il avait échoué dans sa tentative pour lui faire partager sa fortune. Il y avait là, encore une fois, un scrupule dont il eût été odieux de profiter... Il fallait disparaître de sa vie; dès que la situation de Nelly serait réglée, elle partirait et s'installerait dans une maison religieuse, puis elle accroîtrait ses ressources en peignant ou en donnant des leçons de dessin. Elle serait très occupée, elle ne s'apitoierait jamais sur elle-même, — oh! non, c'était tellement inutile! et elle serait très heureuse d'apprendre qu'Hubert fait du bien et trouve une compagne brillante et aimée...

Il s'éloignait dans la direction de la fabrique, elle fut soulagée de ne plus entendre le bruit de ses pas... Alors, elle rentra dans l'église et appela à son secours Celui qui est toute force et qui a épuisé l'angoisse ici-bas; puis, s'abandonnant à sa Providence mystérieuse, toujours adorable, elle reprit le chemin de Granlieu. Neuf heures n'étaient pas sonnées, mais le panier attendait, tout attelé, et M<sup>me</sup> Herrison, légèrement nerveuse, se tenait sur le perron, tordant ses gants de Suède.

— Suis-je donc en retard? demanda Nelly, traversant la cour d'un pas plus rapide tout en regardant l'horloge placée au-dessus des écuries.



— Pas précisément en retard; mais ignorant que vous étiez sortie à une heure aussi matinale, j'avais désiré avancer le moment du départ, dit M<sup>me</sup> Herrison un peu sèchement, descendant le perron et mettant ses gants.

— Je vous demande mille pardons... Je suis prête à l'instant...

Elle courut changer son chapeau de campagne, et au moment même où elle revenait s'asseoir près de M<sup>me</sup> Herrison, celle-ci toucha les poney d'un geste si nerveux qu'ils se cabrèrent furieusement.

— Les bêtes sont vives ce matin; si j'ose le dire à Madame, le fouet est inutile et pourrait être dangereux, dit le vieux palefrenier qui avait donné un dernier coup d'œil au harnachement.

Sa maîtresse ne daigna pas répondre. Déjà sa main fine, mais nerveuse, avait maîtrisé l'attelage, qui partait avec la rapidité d'une flèche sur la route blanche de poussière et de soleil.

Ce ne fut qu'au bout de plusieurs minutes que, relentissant un peu l'allure de l'attelage, M<sup>me</sup> Herrison adressa la parole à Nelly.

— Êtes-vous tous les jours aussi matinale? demanda-t-elle d'un ton dont elle déguisait mal l'aigreur. On m'a dit que vous êtes sortie avant six heures ce matin.

— Je suis sortie de manière à arriver à peu près à temps pour l'unique messe qui se célèbre au village.

Quelque chose d'un peu changé, comme une nuance de lassitude dans la voix de Nelly, attira soudain l'attention de M<sup>me</sup> Herrison. Elle se tourna vers la jeune fille et la regarda d'un œil scrutateur. Les joues de Nelly étaient plus pâles qu'à l'ordinaire, et le cercle bleuâtre qui entourait ses yeux, révélait les larmes qu'elle avait versées.

— Vous avez vu M. de Sommerives? demanda la jeune femme à brûle-pourpoint et d'un accent incisif.

Une teinte pourpre succéda à la pâleur qui couvrait le visage de Nelly. A demi froissée de ce ton inquisiteur, encore émue de ce qui s'était passé entre elle et Hubert, elle hésita une seconde à répondre.

— Oui, Hubert assistait à la messe, et je l'ai retrouvé au cimetière, où il m'a demandé les tristes détails que ma lettre ne lui avait qu'incomplètement donnés.

M<sup>me</sup> Herrison cingla d'un coup de fouet son attelage, qui, sous ce traitement injuste, bondit furieusement et entraîna la légère voiture avec la rapidité d'une flèche.

— Un cimetière peut être un lieu poétique pour rencontrer un cousin, bien qu'on puisse le trouver un peu trop funèbre, dit-elle sèchement; mais n'eût-il pas été plus convenable de profiter de l'offre que je vous avais faite de recevoir M. de Sommerives chez moi?

La rougeur de Nelly s'accrut brusquement. Etonnée et choquée à la fois des manières et du ton auxquels M<sup>me</sup> Herrison ne l'avait pas accoutumée, froissée, en outre, de voir blâmer sa conduite, elle répliqua avec un calme forcé :

— Notre rencontre n'était pas préméditée; j'avais l'habitude d'assister à la messe chaque jour, quand je demeurais à la Feuilleraie, mais Hubert était moins matinal d'ordinaire... Il n'est pas étonnant, cependant, que nous ayons, l'un et l'autre, désiré prier sur la tombe de nos parents...

— M. de Sommerives et sa sœur n'étaient pas vos parents bien proches, je crois; leur neveu l'est encore moins.

— Nous avons vécu pendant quatre mois dans l'intimité de la campagne, n'attachant pas une très grande importance à ce titre de cousins, qui ôtait seulement à nos rapports un élément cérémonieux, sans y ajouter rien autre chose...

M<sup>me</sup> Herrison sentit qu'elle avait été trop loin.

— Voyons, ne soyez donc pas susceptible, dit-elle avec un peu d'impatience, mêlée d'un certain désir de conciliation. Ce que je vous dis là n'est, vous le savez bien, dicté que par l'intérêt que je vous porte; je puis, je pense, me permettre de vous donner un conseil en matière de convenances tout extérieures, et vous seriez probablement, étant donné ces relations toutes franches d'amitié et de quasi-parenté, la première à regretter qu'on unit votre nom à celui de M. de Sommerives en des bruits de mariage tout à fait invraisemblables.

— Sans doute, murmura Nelly, regardant vaguement devant elle.

Les fins sourcils de M<sup>me</sup> Herrison se froncèrent, son regard devint dur, mais sa voix resta conciliante tandis qu'elle reprenait :

— Car enfin, Nelly, vous êtes charmante, mais vous êtes trop raisonnable, trop sage, trop pratique, pour penser qu'un homme aussi ambitieux que M. de Sommerives puisse faire un mariage d'inclination...

Nelly, malgré son angoisse, ne put retenir un léger sourire.

— Je n'épouserai jamais Hubert, dit-elle; mais est-il donc si ambitieux?

— Terriblement... Il l'était déjà il y a six ans, en Amérique... D'ailleurs, sa valeur est très grande; je sais que, bien que ses opinions ne soient pas celle du gouvernement, il est très fort prisé aux affaires étrangères... Un nom, de l'intelligence, de belles manières, cela ne se rencontre pas tous les jours, par le temps qui court... Si M. de Sommerives fait, comme c'est assez probable, un mariage suffisamment brillant pour le mettre en lumière, il



arrivera certainement à des situations élevées... D'ailleurs, il est non seulement ambitieux, mais orgueilleux, et ses préjugés de race serviront ses visées d'avenir...

Nelly n'avait rien à répondre : on lui donnait un avertissement, sans se douter combien il était pratiquement inutile ; cependant, elle le recueillait pour fortifier sa conviction intérieure. Hubert n'avait demandé sa main que pour accomplir un devoir ; mais combien il eût souffert de voir son sort lié à celui d'une femme obscure et pauvre, — disons le mot, d'une demoiselle de compagnie, et cela au grand préjudice de ses ambitions et de sa carrière !

Après cela, la conversation redevint banale. Le poney-chaise s'arrêta devant divers magasins, Nelly fut requise de prendre mentalement toutes sortes de mesures de robes et de tabliers, on choisit des étoffes, des bonnets, des bas, puis une profusion de jouets et de bonbons, et la perspective de tous les bonheurs que représentaient tant d'achats fut pour la jeune fille une distraction aussi douce qu'efficace.

Au retour, elle fut chargée de tailler en partie ces petits vêtements, et de les répartir entre les ouvrières du bourg. Son attention et son temps se trouvèrent tellement absorbés par cette occupation, qu'elle échappa complètement à l'anxiété qu'aurait dû lui causer l'attente d'Hubert. Elle fut presque surprise d'entendre la première cloche du dîner, et, ayant rapidement apporté à sa toilette les modifications qu'exigeaient les habitudes de la maison, elle descendit dans une tranquillité d'esprit relative.

M<sup>me</sup> Herrison se trouvait déjà dans la bibliothèque, avec quelques voisins de campagne qu'elle avait invités. Hubert entra bientôt, et l'œil pénétrant de la jeune femme eut rapidement fait deux observations : son visage était sensiblement altéré, et son premier regard avait cherché Nelly.

On annonça presque aussitôt le dîner. M<sup>me</sup> Herrison prit son bras, tandis que Nelly se trouvait placée près d'un gentleman-farmer très passionné pour les questions agricoles, très porté à croire qu'elles intéressaient également les autres, et enfin très accoutumé à absorber à leur profit l'attention de ses voisins. Après avoir fait quelques vains efforts pour écouter les conversations plus attrayantes qui se poursuivaient un peu plus loin, Nelly se résigna de bonne grâce à son sort, et essaya de comprendre le fonctionnement d'une nouvelle machine, le rendement de telle culture et même les effets de tel engrais. Cependant, Hubert causait spirituellement avec sa voisine qui, de son côté, éblouissait ses amis provinciaux par la manière à la fois légère et brillante dont elle effleurait toutes sortes d'actualités. Elle

apparaissait ce soir-là vraiment à son avantage, tout à fait dans son rôle de jolie femme et de femme d'esprit, sans compter le prestige dont l'enveloppaient le luxe et l'élégance dont elle s'entourait avec une note d'intelligence et de tact tout à fait particulière. Elle avait conscience de son succès, et était tout à fait rayonnante, contente d'elle-même et des autres, lorsqu'elle se leva de table et conduisit ses hôtes sous une véranda où l'on avait servi le café. Nelly versa la brune liqueur dans les mignonnes tasses japonaises ; puis, échappant à son voisin l'agriculteur, elle alla s'asseoir près d'une vieille dame affligée d'une somnolence perpétuelle, dans l'intention charitable de la distraire et de la réveiller un peu. C'était une tâche difficile, et elle se résigna à laisser l'excellente personne dodeliner de la tête d'un air satisfait.

— Ce serait presque cruel de l'empêcher de dormir, dit la voix d'Hubert tout près d'elle.

Elle se retourna avec un sourire involontaire.

— Vous vous dévouez décidément aux tâches difficiles ; je vous ai plainte pendant le dîner.

— Et moi je me réjouissais pour vous de l'amabilité et de la grâce de votre voisine. Vraiment, M<sup>me</sup> Herrison est la plus séduisante des femmes, et bien que je vive près d'elle depuis plusieurs mois, elle me charme toujours.

— Il y a de longues années que je la connais, et elle était plus séduisante encore, quoique moins brillante peut-être, lorsqu'elle s'appelait M<sup>me</sup> de Baigemont.

— Était-elle plus charmante ? Il me semble que les femmes douées comme elle, sans perdre leurs charmes, savent en acquérir toujours de nouveaux.

Hubert regarda Nelly avec attention.

— Vous aimez beaucoup M<sup>me</sup> Herrison ? dit-il d'un ton à demi interrogateur.

Nelly rougit ; elle souffrait véritablement chaque fois qu'elle était obligée de s'avouer que sa sympathie n'était pas à la hauteur de sa reconnaissance, et que sa reconnaissance elle-même était un sentiment voulu plutôt que spontané.

— Je lui rends pleinement justice, dit-elle avec vivacité, et je suis persuadée qu'il y a en elle des qualités qu'elle ne s'avoue pas à elle-même, mais qu'on pourrait développer.

— Le résultat vaudrait-il qu'on l'entreprit ?

Ce fut au tour de Nelly de regarder Hubert avec surprise. Quoi ! en était-il encore à ce vieux sentiment de rancune ? Il est vrai que la rancune peut subsister avec l'amour, quand elle-même ne provient que d'un amour blessé.

Il y eut un silence, et Hubert reprit d'un ton différent, plus bas et plus grave :

— Je suis allé à la fabrique aujourd'hui.



Le visage de la jeune fille exprima immédiatement un ardent intérêt.

— J'ai pu constater, reprit-il avec une émotion contenue, que la générosité admirable dont vous avez fait preuve vis-à-vis des ouvriers a sauvegardé mes intérêts d'une manière inespérée... Aujourd'hui, soit que je cède l'entreprise, soit que je l'exploite par moi-même, elle peut et doit subsister.

Une nuance rose couvrit les joues de Nelly, et lui donna immédiatement l'éclat qui seul manquait à son doux visage.

— Que Dieu soit loué ! dit-elle avec ferveur, et loué non seulement de ce qui est laissé à tous ces pauvres gens, mais encore du sentiment élevé qui vous porte à sacrifier vos idées personnelles et à attacher votre nom, fût-ce provisoirement, à une entreprise qui vous causait de l'éloignement !

Un bruissement de soie se fit entendre près d'elle.

— Nelly, vous empêchez M. de Sommerives de fumer, dit M<sup>me</sup> Herrison d'un ton tranquille.

Mais son regard, qui cherchait celui de la jeune fille, était singulièrement dur.

— Hubert est libre de rejoindre ces messieurs, dit Nelly en essayant de sourire.

— Et Nelly s'est toujours montrée très indulgente pour ce travers, dit Hubert, s'approchant de la table sur laquelle était déposée une boîte de cigares.

Il rejoignit les hommes qui fumaient au jardin, et fit quelques tours avec eux. Mais il fut un des premiers à revenir, et il se rapprocha très ostensiblement de Nelly.

On avait apporté les lampes dans la bibliothèque, et M<sup>me</sup> Herrison appela tout à coup la jeune fille.

— Nelly, arrangez une table de jeu, je vous prie... Puis, veuillez démêler cet écheveau de laine, M<sup>me</sup> de Chervaux désire que vous lui montriez ce point de crochet que vous faisiez tantôt...

Sa voix avait un accent voulu mélangé de beaucoup d'autorité et d'une très légère dose d'amabilité. Pour qui était capable de saisir les nuances, c'était de la condescendance qu'elle daignait montrer à une inférieure.

Ces paroles semblèrent glacer toute la petite société réunie dans la bibliothèque. Les voisins de campagne, qui avaient toujours vu en Nelly la parente et la fille adoptive de leur ami de Sommerives, étaient péniblement surpris de constater qu'elle n'était plus considérée comme au même niveau de l'échelle sociale. Quant à Hubert, il resta un instant comme pétrifié ; puis, ayant promené son regard du visage soudain pâli de la jeune fille à la physionomie impassible de M<sup>me</sup> Herrison, il se leva tranquillement.

— Permettez-moi, madame, dit-il froidement, d'éviter à M<sup>me</sup> Dayre la peine d'approcher une table, et veuillez me désigner celle qu'il faut préparer.

M<sup>me</sup> Herrison devint livide.

— M<sup>me</sup> Dayre n'a point à remuer une table, dit-elle presque violemment ; je lui ai demandé simplement de disposer des jetons et des cartes.

— Et ce petit aménagement est tout à fait dans mon rôle et dans mes habitudes, je m'en chargeais toujours chez mon oncle, dit vivement Nelly, prise d'un sentiment complexe d'effroi devant le regard irrité d'Hubert, et de pitié pour la souffrance évidente de M<sup>me</sup> Herrison.

— Nelly est si complaisante, dit celle-ci, s'adressant à Hubert avec un mélange de défi et de regret, qu'il lui paraît tout simple de me rendre mille services qui, ainsi qu'elle le disait tout à l'heure, lui étaient familiers dans la maison de son oncle...

— Mais qui lui étaient probablement demandés sur un ton tout différent, répliqua Hubert à voix basse tandis que Nelly, encore tremblante, comptait des jetons et vérifiait des jeux de cartes.

Leurs regards se croisèrent, ils se comprirent, et une expression de désespoir traversa l'œil gris de la jeune femme.

Elle avait perdu la partie.

— Après tout, je paye les services de M<sup>me</sup> Dayre, elle n'est que ma dame de compagnie, dit-elle de la même voix basse, mais avec une violence contenue qui fit tressaillir Hubert.

Il pâlit, et s'inclinant vers elle :

— J'aurais dû trop vous connaître pour admettre aveuglément, en effet, les sentiments généreux qu'elle vous prêtait, murmura-t-il.

O les drames mondains, déguisés sous un sourire ! O les paroles blessantes et irréparables qui s'échangent d'un ton bas et doux ! O les vains égards pour l'opinion qui maintiennent en présence des gens cruellement offensés !... Si Hubert, cédant à son ressentiment, se fût immédiatement retiré, il eût provoqué une esclandre, et rendu la situation de Nelly encore plus pénible. Il s'éloigna de M<sup>me</sup> Herrison, s'approcha de ceux des convives qui n'avaient pu saisir toutes ces paroles prononcées à voix basse, mais dont l'attention et les soupçons avaient été éveillés, et essaya de les distraire de ce rapide incident. Une partie de whist s'engagea, tandis que M<sup>me</sup> Herrison, redevenue maîtresse d'elle-même, causait avec les dames, et que Nelly, encore émue et tremblante, s'efforçait d'expliquer un point de crochet à la vieille M<sup>me</sup> de Chervaux. Hubert semblait suivre avec intérêt la partie de whist ; il



ne se rapprocha pas une seule fois du petit cercle féminin. Comme le temps, cependant, semblait long à la plupart des personnes réunies dans ce salon ! Ce fut un soulagement d'entendre annoncer les voitures. A ce moment, Hubert se trouva près de Nelly.

— Que souhaitez-vous que je fasse ? demanda-t-il à voix basse. Il ne me semble pas possible que vous demeuriez dans cette maison.

— Je crains que ce ne soit pas possible, en effet, répondit-elle, retenant ses larmes.

— Voulez-vous que je reste, et que je provoque une explication désormais inévitable ? Il me semble que j'ai quelque droit de vous protéger contre toute insolence.

— Non, non, de grâce, laissez-moi arranger tout cela, murmura-t-elle rapidement et avec une expression d'effroi.

Il hésita un instant, puis, cédant à l'expression suppliante de son regard, il s'inclina devant elle et alla saluer M<sup>me</sup> Herrison.

— A propos, dit celle-ci d'un ton insouciant, comme il prenait congé d'elle, j'ai eu des nouvelles de votre ami de Vaubriant, qui était avec vous en Amérique... Saviez-vous qu'il a quitté la diplomatie ?

— Je l'ignorais.

— Il y a été contraint à la suite d'un mariage inconsidéré avec une jeune institutrice...

Et, ayant lancé ce trait inutile et cruel, elle se détourna pour saluer ses hôtes.

Quand ils furent partis, elle revint vers Nelly, qui rangeait les jetons d'argent dans leur coffret d'ivoire.

— M. de Sommerives est par trop lunatique, dit-elle du même ton violent qu'elle avait pris dans la soirée. J'ai supporté les caprices de son humeur l'an dernier, j'étais prête, maintenant, à l'accueillir en ami ; mais sa conduite a été blessante, grossière, et je ne saurais admettre pour vous, pas plus que pour moi, une intervention aussi intempestive. Est-il votre fiancé, par hasard, pour prendre aussi fort à cœur, et j'ajouterai : aussi mal à propos les choses qui vous concernent ?

Nelly leva sur elle ses yeux tranquilles.

— Non, dit-elle, aucun lien n'existe entre nous.

— Alors, vous ne vous étonnerez pas que ma porte soit fermée pour lui ?

Une cruelle angoisse serrait le cœur de Nelly. Oh ! si elle avait osé croire que les paroles entendues le matin n'étaient pas seulement inspirées par un sentiment de devoir !

Elle avait terminé ses rangements. M<sup>me</sup> Herrison, qui se promenait dans la chambre avec agitation, s'arrêta brusquement.

— Est-ce que vous partagez les susceptibilités de votre cousin ? demanda-t-elle d'un ton agressif. Est-ce que vous me déniez aussi,

vous, le droit de vous demander un service ?

Les yeux de Nelly se remplirent de larmes.

Elle comprenait qu'une rupture était imminente, et que M<sup>me</sup> Herrison en cherchait l'occasion ou le prétexte,

— Vous avez été admirablement bonne pour moi, et je ne l'oublierai jamais, dit-elle d'une voix émue. Vous avez apporté dans nos rapports une extrême délicatesse, je me suis toujours senti traiter en hôte, en amie. Si j'ai paru surprise de la manière dont vous m'avez parlé ce soir, c'est que votre excessive indulgence ne m'y avait pas préparée ; mais ai-je vraiment semblé offensée ? je ne l'étais pas au fond, je n'avais pas le droit de l'être, et vous pouviez, même sans vous écarter des égards que vous ne sauriez refuser à une femme bien élevée, employer bien avant ce soir un ton d'autorité vis-à-vis de celle dont vous rétribuez les services... Je reconnais qu'Hubert a été trop ombrageux : il ne peut oublier que quelques gouttes du même sang coulent dans nos veines.

— Ce n'est pas une raison pour me parler d'une manière offensante ! Je serai toujours polie, mais je ne puis supporter l'idée de me heurter à des caractères susceptibles !

Nelly posa doucement la main sur le bras de la jeune femme, et constata qu'elle était agitée par un tremblement nerveux.

— Je ne suis pas susceptible, dit-elle avec douceur, mais je crois qu'il est digne de vous et de moi de nous parler franchement, et d'éclaircir une situation qui deviendrait embarrassante. Quelque chose a modifié nos rapports ce soir, et je crois qu'ils ne seraient plus jamais les mêmes désormais... Je ne vous suis pas nécessaire, et vous avez été mille fois bonne de me persuader que je pouvais vous être utile... Notre essai de vie commune devait, vous le savez, être temporaire : j'ai pu accepter momentanément une situation où il entraînait de votre part tant de bienveillance, mais ma dignité elle-même s'oppose à ce que je reste toujours dans une maison où, véritablement, on peut si facilement se passer de moi... Je vous garde une reconnaissance infinie... je ne suis pas froissée de vous voir un peu lasse de ma présence, ou plutôt, je ne veux pas attendre que ma présence vous fatigue... Vous croyez, n'est-ce pas, que je vous ai de la gratitude ? ajouta-t-elle vivement, les larmes aux yeux.

— Vous ne m'en devez pas... Quant à relever vos paroles et à insister pour que vous restiez... pour que vous oubliiez ce qui s'est passé, je ne le ferai pas... Il vaut mieux que nous nous séparions... je suis lasse déjà de Granlieu. J'y sens une atmosphère d'hostilité, je hais ce pays, et je m'ennuie ! Oh ! je m'ennuie tant ! dit-elle avec une véhémence qui avait quelque chose de pathétique, et joignant ses



main d'un geste nerveux. Si vous voulez demeurer ici jusqu'à ce que vous ayez arrangé vos affaires et votre avenir, vous le pouvez... D'ailleurs, ce ne sera pas long, ajouta-t-elle avec amertume, votre chevaleresque cousin ne tardera pas à vous offrir sa main avec l'héroïque sacrifice de sa carrière, et l'immolation non moins admirable de ses préjugés aristocratiques... Vous êtes habile dans votre simplicité, mademoiselle Dayre, et vous pourrez être fière de votre conquête jusqu'au jour où le regret et le désenchantement viendront, avec le souvenir de ce qui aurait pu être et de ce qu'il a repoussé!

Elle s'était peu à peu animée, tout en parlant, jusqu'à une colère à peine contenue. Nelly n'eut pas le temps de répondre : elle avait ouvert la porte et était sortie, la tirant violemment après elle.

## XXV

Ce fut dès cette nuit même que la jeune fille, tout inondée de larmes, rassembla les objets à son usage en vue d'un départ immédiat.

Il est difficile d'exprimer les sentiments qui se partageaient son cœur, et de dire quelle amertume y avaient glissée les dernières paroles de M<sup>me</sup> Herrison.

Tandis que, en proie à une angoisse et à une incertitude si douloureuses, elle ouvrait les tiroirs qu'elle avait rangés l'avant-veille avec la perspective d'un séjour de quelque durée, elle aperçut une feuille de carton pliée en deux, et contenant l'aquarelle faite par elle, d'après le petit dessin surpris chez M<sup>me</sup> Herrison.

Cette figure d'enfant dont, elle le sentait, elle avait surpris et traduit l'expression à la fois souriante et pensive, ces traits si semblables à ceux de sa mère, ce regard profond et plus tendre semblaient plaider la cause de celle qui venait de montrer tant de passion et de violence. Qu'allait-elle faire de cette œuvre vraiment exquise ? Elle avait toujours eu l'idée de la remettre un jour à M<sup>me</sup> Herrison, en gardant comme souvenir l'ébauche première. Mais aujourd'hui, comment ce présent serait-il offert et reçu ? Venant d'elle, l'agréerait-on, seulement ? Et n'eût-il pas été difficile, en tout temps, de pénétrer de force dans ce cœur si jaloux de ses souvenirs et en même temps si empressé à en secouer la mélancolie ?

Cependant, il lui sembla qu'elle ne pouvait quitter cette maison en emportant la seule image qui fit revivre l'enfant disparu : cela aurait ressemblé à un larcin. Lorsque le jour fut venu, elle fit demander à M<sup>me</sup> Herrison si elle pouvait la voir, ayant l'intention d'aller passer quelques jours à Tours, au couvent où elle avait été élevée.

Il lui fut répondu que Madame souffrait d'une violente migraine, qu'elle regrettait de ne pas la recevoir, lui adressait des souhaits de bon voyage et mettait une voiture à sa disposition.

Nelly réfléchit un instant.

— Je serais très aise, dit-elle à la femme de chambre, qu'on fit porter mes malles tout simplement chez les Sœurs ; je passerai la journée avec elles, et leur carriole me transportera ce soir à la gare avec une valise.

— Mademoiselle part pour longtemps, puisqu'elle emporte tout cela ? dit la femme de chambre, un peu surprise. Mademoiselle ne vient donc pas à Evian avec Madame ?

— Non, M<sup>me</sup> Herrison part sans moi...

On lui avait apporté son déjeuner ; elle but quelques cuillerées de chocolat, mais sa gorge se serrait, et elle ne put manger. Cependant, elle avait pris une décision au sujet de l'aquarelle. Elle s'assit devant sa table, et traça les lignes suivantes :

« Madame,

« Je ne puis quitter votre maison sans vous redire merci. Je sens, bien que je ne puisse me l'expliquer, qu'il y a entre nous quelque chose de tendu, de froissé, de douloureux, quelque chose qui tient du malentendu, quoique beaucoup plus subtil... Et ce quelque chose me rend craintive ; j'ai peur que ce qui vient de moi, même dans l'intention la plus affectueuse et la plus reconnaissante, ne vous semble pénible ou blessant... Aussi je ne sais comment vous parler, et je redoute d'autant plus de toucher à ce qu'il y a en vous de plus intime et de plus sacré, à ce que votre cœur semble envelopper d'un secret jaloux...

« Cependant, un jour vous avez parlé devant moi de la plaie cachée de votre âme, du chagrin intime de votre vie, et depuis, il m'est arrivé bien des fois de penser avec une tendre sympathie à votre ange envolé, et même de le charger de ma dette envers vous... Un hasard inattendu a une fois placé sous mes yeux son image à peine ébauchée. Je savais qu'aucun des essais tentés pour la reproduire n'avait pu vous rendre ce cher visage familier, je me suis imaginé que ma profonde sympathie pour l'enfance me donnerait l'intelligence de ce te physionomie disparue, et j'ai fait ce portrait, que je sens ressemblant, car il est vous. Je n'osais vous l'offrir ; mais il me semble que j'emporterais quelque chose de vous si je ne vous le laissais. Si vous retrouvez dans cette image la trace des émotions heureuses si vite envolées, il me semble que je vous aurai rendu en partie ce que vous avez fait pour moi. »

Elle cacheta la lettre, la plaça sur l'aquarelle, enveloppée soigneusement et également cachetée, et laissa le tout bien en vue sur sa table,



afin qu'on le trouvât dès son départ et qu'on le remit à M<sup>me</sup> Herrison.

Et encore une fois elle franchit ce seuil qu'elle avait cru hospitalier, incertaine de ce qui allait arriver, ne sachant qu'une chose, c'est qu'elle ne tiendrait compte que du bonheur et de l'intérêt d'Hubert, renonçant à tout ce qui n'aurait d'autre objet qu'elle-même.

Elle descendit de voiture à la porte du petit couvent, redemanda à la sœur Jeanne la chambrette où elle avait déjà reçu l'hospitalité, et ayant envoyé un télégramme au couvent de Tours, où elle comptait passer quelques jours dans l'intention délicate d'épargner à M<sup>me</sup> Herrison toute rencontre embarrassante jusqu'à son départ pour Evian, elle sentit le besoin impérieux de se trouver seule pour penser à son avenir et demander l'aide de Dieu. Il était dix heures du matin. Elle se dirigea vers l'église; tout était tranquille et désert à ce moment de la journée, et ce grand calme lui semblait étrangement salubre. L'église aussi était déserte. Nelly s'agenouilla contre la balustrade du chœur, ferma les yeux, et, une fois de plus, confia à Dieu sa vie tout entière.

On ne saurait dépeindre l'élément de paix profonde qui ressorti de l'oubli de soi. Quand on s'est dans une certaine mesure désintéressé de son bonheur personnel, on est vraiment au-dessus des accidents de l'existence; non, bien entendu, qu'on devienne insensible aux joies, ou incapable de les goûter; mais elles ressortent alors dans une large mesure du bonheur d'autrui, et enfin, on ne veut les devoir ni aux intrigues, ni aux efforts personnel, ni surtout aux sacrifices de ceux qui nous entourent : on les reçoit de la Providence paternelle de Dieu, toujours bonne, qu'elle donne ou refuse...

Un quart d'heure de recueillement dans ce lieu béni et tranquille suffit à rasséréner le cœur de Nelly et à lui montrer sa voie. Quand elle sortit de l'église, apaisée, pour aller s'agenouiller sur la tombe des Sommerives, elle vit Hubert debout près de la pierre, les bras croisés, l'air impassible. Elle hésita un instant, mais il fit un pas vers elle.

— Enfin! dit-il d'un ton tranquille, vous voici venue. Je vous attends depuis longtemps, Nelly.

— Beaucoup de choses se sont passées ce matin, dit-elle avec un soupir. J'ai quitté M<sup>me</sup> Herrison.

— Naturellement; elle n'aurait pu supporter désormais votre présence... J'ai regretté hier soir d'avoir obéi à votre requête et de vous avoir abandonnée à la méchanceté de cette femme.

— Elle n'est pas méchante, dit Nelly secouant la tête.

— Comment appelez-vous donc le sentiment qui l'a portée à rabaisser, en ma présence, votre situation sous son toit?

— Elle souffre, murmura la jeune fille. C'est peut-être étrange de ma part de vous parler ainsi, Hubert, mais je ne puis m'empêcher de vous dire qu'elle vous aime, et je crois toujours qu'elle pourrait, sous l'empire de cette affection, devenir digne de vous...

Hubert secoua la tête.

— Il se peut qu'un amour vrai exerce sur elle une influence bienfaisante, mais moi, Nelly, je ne l'aime plus... Il faut que vous m'écoutez et que le mot de nos deux vies soit dit tout à l'heure... Nous n'avons plus de parents, nous sommes, hélas! seuls au monde, vous et moi... Il peut vous paraître étrange que, pour la seconde fois, je vienne vous dire dans un cimetière les mots qui, radieux d'ordinaire, semblent le rayonnement même de la vie; mais il me semble qu'ici nous sommes sous l'égide de ceux qui nous ont aimés, comme nous sommes sous l'œil de Dieu, qui bénit les saintes amours... Nelly, j'ai jadis été presque le fiancé de Laure de Baigemont; elle m'a indignement trahi. Si je n'avais eu en moi un sentiment religieux profondément enraciné, si Dieu ne m'eût sauvé de moi-même, la douleur qu'elle m'a infligée eût fait de moi un sceptique ou un désespéré... Il y a des ruines qui ne se relèvent jamais dans un cœur. Ni la beauté, ni l'esprit, ni l'amour de cette femme ne m'auraient ramené à elle; combien donc peu aurait pesé dans la balance l'argent détesté auquel elle a jadis sacrifié ma tendresse! Me comprenez-vous?

— Oui, bien que je la plaigne de toute mon âme.

Hubert eut une ombre de sourire.

— Et croyez-vous, maintenant, reprit-il, que c'est un cœur absolument libre que je vous ai offert hier, que je remets de nouveau entre vos mains?

Nelly était très pâle lorsqu'elle reprit, s'appuyant instinctivement contre la lourde pierre :

— Oui, je crois votre cœur libre, c'est pourquoi je voudrais que votre choix fût très sage, très judicieux... Vous avez un beau vieux nom, une carrière considérée, de l'avenir. Beaucoup de jeunes filles belles et riches seraient fières de votre alliance.

— Et M<sup>me</sup> Herrison, malgré la grande bonté que vous prétendez reconnaître en elle, a pris soin d'insinuer que vous avez été sa dame de compagnie, n'est-ce pas? Mais que m'importe? Vous êtes *vous*, Nelly, et si vous m'accordez votre main, vous ferez également honneur à mon nom et à ma situation.

Des larmes vinrent aux yeux de la jeune fille.

— Comme vous êtes généreux, dit-elle. Mais peut-être l'êtes-vous trop... Peut-être ne comprenez-vous pas bien que vous ne cherchez, en



m'épousant, qu'à me faire accepter à tout prix le partage de la fortune de mon oncle...

Il la regarda d'un air de doux reproche.

— Si vous m'aimiez, vous, vous ne sauriez vous méprendre, Nelly, dit-il vivement. Si j'ai surmonté l'âcre impression qu'avait laissée en moi une affection morte, si j'ai repris à la joie de vivre, si, ce qui vous touchera davantage, j'ai appris à m'élever au-dessus de mes préjugés, de mon jugement, de mon orgueil, je ne le dois qu'à vous seule...

Il se tut un instant, et, voyant que le regard humide de la jeune fille l'interrogeait timidement, il reprit :

— Vous ne pouvez pas savoir, parce que vous vous ignorez, naturellement, quelle influence bénie émane d'un être aussi absent de lui-même que vous l'êtes... Il y a autour de vous une atmosphère fortifiante... Que dis-je, autour de vous ! Elle s'étend bien au delà... Quand vous m'avez dit un jour que vous ne quitteriez jamais nos vieux parents, je n'avais pas encore le courage de sacrifier une carrière que j'aimais pour embrasser une tâche qui rebutait mon orgueil... Combien j'ai souffert en vous quittant ! C'est pour distraire mes regrets que j'ai suivi cette mission à travers les mers... Mais votre souvenir m'accompagnait partout, accomplissant son œuvre secrète, me transformant à mon insu... Comment vous dire ce que j'ai senti quand je vous ai vue compromettre votre avoir et aliéner votre liberté pour laisser du pain à ces ouvriers que vous aviez aidés et aimés toute votre vie ?... Nelly, vous avez été pour moi un autre ange gardien ; je ne viens pas à vous seulement pour implorer le bonheur de ma vie, mais encore pour réclamer cette aide mystérieuse et bénie qui fera vraiment de vous la compagne de mon âme et me rapprochera de Dieu...

Elle soupira doucement, comme si le bonheur qui envahissait son âme s'exhalait ainsi au dehors, et, ayant levé vers le ciel bleu un regard chargé de reconnaissance, elle reporta sur lui ce regard, tout imprégné aussi d'une lumineuse tendresse... Elle ne parla pas ; mais quels mots eussent été plus éloquents que la joie ineffable de ses doux yeux, et que l'élan presque enfantin qui lui fit baisser la vieille tombe moussue, comme pour associer ses souvenirs à ses espérances ?...

Ils s'en allèrent lentement par les sentiers fleuris, savourant leur bonheur, regardant les murs de la Feuilleraie, où la jeune fille allait rentrer en maîtresse. Tout à coup, Hubert s'arrêta, et, désignant tour à tour le château sous son revêtement de lierre et la masse noirâtre de la fabrique :

— Le bonheur est ici, et le devoir là, dit-il. Vous m'avez montré beaucoup de bien à faire, Nelly, je veux m'y essayer, ajouta-t-il en souriant, si vous renoncez à jamais être ambassadrice.

## XXVI

Ils sont heureux, la fabrique prospère, l'influence salutaire d'Hubert s'étend dans le pays et dépasse les limites de son village : le jour viendra peut-être où des visées plus hautes, mais toujours désintéressées, lui permettront d'être utile à son pays.

Granlieu est vendu. Nelly a reçu, le jour de son mariage, un riche bracelet et ce seul mot de M<sup>me</sup> Herrison : « Merci. » Elle n'a jamais su l'effet étrange, presque foudroyant, de cette image vivante de l'enfant mort, de ce souvenir venant ressaisir ce cœur troublé, frapper cette vie mondaine... Elle est devenue mère, et mère heureuse, mais elle ne se rend peut-être pas compte du lien mystérieux qui existe entre les mères frappées et les petites âmes bienheureuses qui les appellent à travers les bruits de la vie, et cherchent à nouer, de la terre au ciel, des fils invisibles, mais irrésistibles... Le portrait qui a rendu à M<sup>me</sup> Herrison le souvenir vrai, tangible de son enfant, est toujours devant ses yeux... Il lui parle sans cesse... Les pauvres sauraient répéter ce qu'il dit, — et eux aussi pourraient le révéler, ces murs mystérieux de la chapelle vers laquelle elle est toujours plus attirée, et où son cœur, jadis orgueilleux et indompté, apprend d'étranges leçons.

Nelly pense à elle quand elle voit de loin les tourelles de Granlieu ou quand elle s'agenouille sur la tombe du petit enfant que la jeune femme fleurit un jour magnifiquement, et alors, dans un élan de pitié et aussi de reconnaissance envers Dieu, elle prie pour celle qui a perdu ce trésor inestimable, le cœur de son bien-aimé Hubert.

M. MARYAN.

✱ FIN ✱

## VERS DE DIVERS

*J'aime à vous voir dans vos cadres ovales,  
Portraits fanés des belles du vieux temps  
Tenant en main des roses un peu pâles  
Comme il convient à des fleurs de cent ans.*

*Tout ce qu'on dit faut le penser,  
Il n'est rien qui nous en dispense,  
Mais on peut bien se dispenser  
De dire ce que l'on pense.*



# DERNIÈRE PENSÉE

(SUITE)



ON imagination va plus loin.

Elle pressent quelque émouvant secret, quelque sublime et muet dévouement du frère aîné pour le frère cadet. Jamais, dans son passé, elle n'a eu de ces émotions poignantes et délicieuses. Rien ne l'y a préparée, rien n'a fait prévoir à son âme la surveillance d'un état si nouveau et si plein de joies...

Voilà quatre jours que l'orgueilleuse enfant a dé-

couvert qu'elle a un cœur. Et, depuis, son âme vogue en plein rêve. Elle vient de s'élancer, d'un seul essor, dans le domaine des contemplations et des longs espoirs, des tristesses sans cause et des poésies frémissantes.

Jusqu'ici, pas à pas, échelon par échelon, elle avait gravi les degrés de la félicité commune, de celle que tous les hommes peuvent acquérir à prix d'or, et Denise, trop longtemps, a cru qu'il suffisait d'avoir la fortune pour acheter le bonheur à sa guise, au poids et à la mesure.

Trop longtemps, car elle souffre aujourd'hui de cette erreur; elle en souffre comme d'une faute commise dont elle aurait brusquement pris conscience, comme d'un remords qui lui ferait sentir sa dent cruelle. A cette heure, son cœur s'est dilaté; la jeune fille se sent infiniment supérieure à ce qu'elle était. Elle se rend compte de la bonté latente qu'elle portait en elle, des trésors de tendresse qu'elle peut répandre autour d'elle. Et, parce qu'elle est heureuse, il lui semble qu'elle peut tout aimer sur la terre, sauf, peut-être, ce qu'elle chérissait la veille, ces bals et ces soirées, ces concerts et ces spectacles, les admirations, les fades enthousiasmes de la foule.

Le cœur qui prend possession de lui-même a de ces revirements soudains.

Maintenant Denise voudrait être seule, bien seule, fuir les regards, fuir les éloges, emporter jalousement, dans sa solitude, l'intime bonheur dont elle vient de faire la trouvaille.

Toute cette cohue, tout ce bruit, toute cette vie tumultueuse qui l'entoure, lui paraissent odieux et ridicules. Il lui semble que chaque regard profane le sanctuaire de sa pensée. Belle, elle sait qu'elle l'est, et, naguère, elle faisait de cette beauté une tyrannique et superbe royauté. Aujourd'hui, elle a comme une hâte de se dérober en fuyant. Elle veut toujours être belle, elle veut même l'être plus que jamais, mais elle ne veut l'être que pour un seul, pour cet inconnu de la veille devenu tout à coup le but même de son existence.

Et, pourtant, ils ne se sont rien dit encore. Leurs yeux seuls ont parlé, mais leurs lèvres sont demeurées muettes. L'aveu que traduiront les paroles vaudra-t-il ce langage sans voix?

Cependant Léon a réussi à tirer le landau des flots vivants qui encombrement la Promenade des Anglais. Il traverse la place Masséna et remonte l'avenue de la Gare. Sur le parcours, des vivats saluent la bannière pour mieux fêter la belle jeune fille qui l'a conquise. Denise ne voit rien, n'entend rien. Sa main, au hasard, déchire sur les bords du landau les guirlandes de violettes. Tombez, pauvres fleurs inutiles. N'a-t-elle pas sur ses genoux, le bouquet qu'il lui a jeté?

III

C'est le dernier jour de congé de Jean. Demain, son frère le reconduira à la Seyne. Maintenant, le Carnaval est mort. On est déjà au vendredi, le premier vendredi de Carême. Comme pour se mettre à l'unisson des fronts courbés sous la cendre, le ciel, bleu jusque-là, a revêtu soudain la maussade tenture grise des nuages.

Robert, donnant le bras à son frère, suit la route qui s'allonge devant eux. Elle borde le cours du Paillon, puis, par un crochet pittoresque, escalade les mamelons qui s'étagent vers Cimiès.

Les deux jeunes gens vont au hasard. Ils montent la côte, ils gravissent l'amphithéâtre; ils dominent le panorama de l'admirable ville. Tout s'unit pour charmer la vue, sauf le soleil, ce grand metteur en scène des allégresses niçoises. Et, cependant, Robert et Jean n'ont que des songeries mornes dans le cœur: le plus jeune est aux prises avec le chagrin de la sé-



paration prochaine; l'ainé songe, le cœur serré, à cette créature adorable, entrevue à la faveur d'un mirage, et que, jamais plus sans doute, il ne lui sera donné de revoir.

Les voilà au tournant du large chemin qui conduit au vieux cimetière de Cimiès, aux portes du couvent. Etrange et poétique, ce cimetière, placé si haut comme pour rapprocher les morts du ciel, tellement plein de sépultures qu'on ne peut mettre un pied devant l'autre sans heurter une tombe.

On n'enterre plus au cimetière de Cimiès que ceux dont la famille y possède un caveau ou un terrain. A ce moment, précisément, un convoi gravissait la rampe, et Robert et Jean le virent.

Convoi de pauvre à coup sûr, celui-là, formé, derrière le cercueil que couvrait un simple drap noir, par une sœur de charité conduisant deux petits enfants, le frère et la sœur, sept ans et trois ans au plus. On devinait que la cérémonie funèbre avait été célébrée à Nice, dans la vallée, et que le prêtre, las sans doute, avait dû s'en remettre aux pères de Cimiès du soin de jeter la dernière bénédiction sur l'humble dépouille.

— Allons ! dit Robert à Jean, joignons-nous à cette escorte. Cela fera deux personnes de plus.

Tout de suite ils avaient rejoint la religieuse. Celle-ci les remercia d'un modeste signe de tête. L'instant d'après, tout le monde franchissait la porte de l'enclos des morts. La cloche du couvent tintait dans le grand silence, et dans ce ciel qui hait les bouderies, une tache d'azur venait de se faire, lumineuse déchirure autour de laquelle les nuées s'écartaient et se dissolvaient dans l'espace.

Les deux jeunes gens suivirent la bière. En ce moment, au fond du cimetière, une porte s'ouvrit dans le mur. Un moine, revêtu d'une étole par-dessus sa bure, s'avança précédé d'un enfant de chœur.

Devant le groupe, il s'arrêta et ses yeux trahirent son étonnement. Que signifiait ce rapprochement d'un officier de marine et d'un collégien aux côtés de cette sœur de Saint-Vincent-de-Paul, compagne ordinaire de la misère, et de ces deux orphelins, pauvres innocents inconscients de la cérémonie ?

Mais il n'avait point à interroger.

Deux fossoyeurs avaient déblayé une tombe, dont la pierre scellée était depuis longtemps obstruée par les lianes, les ronces et le chendent. On voyait un trou béant dans la maçonnerie. L'un des hommes se laissa glisser dans le caveau tandis que l'autre poussait le cercueil, une caisse de sapin grossière, sur laquelle la bénédiction du moine tomba avec la rosée d'eau bénite. Des cordes se dérou-

lèrent et l'on entendit la bière toucher avec bruit au fond du caveau.

Au-dessus, rongées par la mousse, les lettres d'un vieux nom Niçois, de quelque famille déchue, s'accusaient dans la pierre sépulcrale. Robert de Prébanec essayait d'épeler ce nom.

— Ma sœur, demanda une douce voix derrière lui, quels sont ces enfants ?

Robert se retourna. Il tressaillit. Il avait reconnu la voix. C'était bien Denise Amart qui venait de parler.

Comment donc se trouvait-elle là, à cette heure relativement matinale ?

Robert et Jean ont respectueusement salué. Denise a répondu, rougissante.

En ce moment, M. Amart sortit de l'ombre d'un pilier. Il vint, la main tendue, vers les jeunes gens :

— Vraiment, monsieur de Prébanec, dit-il avec cette bonne grâce spontanée qui caractérise la cordialité méridionale, voilà une heureuse occurrence ! Comment se fait-il que nous nous rencontrions ici ?

L'officier expliqua que les hasards d'une promenade un peu maussade l'avaient conduit ainsi que son frère. Et M. Amart, à son tour, raconta qu'il était venu avec sa fille faire une visite annuelle à une chère sépulture.

Pendant ce temps, la religieuse exposait à Denise la situation vraiment intéressante des deux petits orphelins.

C'étaient littéralement deux abandonnés.

Issus d'une famille jadis grande et prospère à Nice, mais qu'une suite de déchéances avaient fait descendre de génération en génération, ils demeuraient seuls désormais, sans amis, sans famille, et c'était à l'Assistance publique de les adopter et de pourvoir à leur avenir.

— Mon Dieu ! s'écria la jeune fille les yeux pleins de larmes. Et qu'est-ce que l'Assistance publique va en faire ?

La religieuse soupira :

— Hélas ! mademoiselle, aussi intense que soit la charité, le nombre des misères à secourir dépasse toujours ses ressources. Ce que la bienfaisance officielle fera de ces enfants ?... Elle les remettra, sans doute, aux soins de la première bonne volonté désireuse de leur venir en aide, ou, ce qui est le plus fréquent, à la première famille indigente qui, en leur accordant le vivre et le couvert, voudra gagner les quatre cents francs par an qui lui seront payés pour ce faire, jusqu'au moment où les enfants auront atteint l'âge normal pour entrer en apprentissage : treize ans, au plus tard quatorze.

— Mon Dieu ! fit encore Denise, en abaissant ses regards vers les deux petits innocents



— Ma sœur, intervint respectueusement Robert, n'est-il donc pas d'autre moyen, et, à défaut de la philanthropie administrative, la charité religieuse ne peut-elle faire plus pour ces malheureux ?

La sœur eut un deuxième soupir, plus douloureux que le premier :

— Monsieur, nos œuvres sont surchargées. Nous sommes écrasés sous le faix de nos efforts, et nous ne disposons pas du budget de l'Etat. Par la force même des choses, nous sommes contraints de prendre plus cher que les établissements officiels de secours, et vous savez pourtant le peu que font ceux-ci. Ici, à Nice, il nous serait impossible de prendre ces enfants à notre charge à moins d'un millier de francs de subvention.

Ce fut au tour de Robert de soupirer.

— Frère, dit Jean, traduisant ce soupir, j'abandonnerais de grand cœur les cent francs que tu me donnes par an, s'ils pouvaient aider à procurer le reste. Veux-tu ?

Le lieutenant de vaisseau hésita.

— Ma sœur, appuya-t-il, un officier n'est jamais riche. Mais j'ajouterais bien au don de mon frère une somme égale, si vous pensiez que les huit cents francs complémentaires pussent être récoltés ailleurs.

Avant que la fille de Saint-Vincent-de-Paul, profondément troublée, pût répondre, M<sup>lle</sup> Amart s'était mêlée à la conversation.

— Messieurs, dit-elle vivement, c'est moi qui ai parlé la première, et si vous avez pris généreusement l'initiative d'une belle action à accomplir, c'est un peu, permettez-moi de vous le dire, au détriment de mes droits. Je les invoque et réclame la priorité.

Et, s'adressant directement à la religieuse :

— Ma sœur, mon père me prie de vous dire que, désormais, c'est nous qui pourvoirons à l'avenir de ces enfants. Nous ne sommes Niçois que de passage, mais mon père, ancien fonctionnaire, n'entend pas laisser dire que, lui présent, les derniers représentants d'un grand nom de ce pays ont pu être réduits aux secours de la charité officielle.

Derrière elle, le vieillard approuvait de la tête.

Il écarta le bord de son pardessus, tira de sa poche un portefeuille, et, du portefeuille, un billet de mille francs qu'il tendit à la religieuse.

— Pour la première année, ma sœur, dit-il en s'inclinant.

La voix manqua tout d'abord à la sainte femme. Mais, recouvrant l'usage de la parole, elle articula enfin avec quelque effort :

— Dieu seul peut vous le rendre, Monsieur. Votre nom et celui de M<sup>lle</sup> Denise nous sont

depuis longtemps connus. Voilà un bienfait de plus au livre de vos générosités.

Spontanément elle prit les mains de Robert et de Jean.

— Capitaine, dit-elle à l'ainé, recevez les remerciements de la sœur Marie-Anne. Nous devons être compatriotes, car je suis de Quimper et je vous devine Breton. Mais, ce qui est sûr, c'est que j'ai souvent soigné de vos frères d'armes sous tous les cieus, et s'il m'était permis de faire un souhait égoïste.....

Elle s'interrompit, et son œil souriant alla du jeune homme à la jeune fille.

— Que souhaiteriez-vous, ma sœur ? demanda Denise vaguement émue.

— Je souhaiterais de pouvoir vous payer moi-même, à tous deux, le bienfait que vous versez aujourd'hui sur les têtes de ces deux enfants.

Pourquoi Robert et Denise, à ces paroles, tressaillirent-ils d'une même commotion ?

Cependant la sœur Marie-Anne avait repris les deux enfants par la main. Elle leur désigna le groupe formé par les frères Prébanec, M. Amart et sa fille.

— Remerciez cette demoiselle et ces messieurs, mes petits, dit-elle. Ils sont pour vous des envoyés de Dieu.

Et les pauvres petites créatures, sans comprendre, murmurèrent :

— Merci, mademoiselle ; merci, les « monsieur ».

Denise sourit. Elle embrassa le petit garçon le premier.

— Comment te nommes-tu, *bambino* ?

Il dit avec cet accent trainard qui est la dégénérescence de l'italien en niçard :

— Lorenzo.

— Et toi, petite chérie ? répéta la charmante fille en mettant deux gros baisers sur les joues de la petite sœur de trois ans, dis ton nom.

Alors la mignonne chanta d'une voix un peu brouillée :

— *Reparata*.

— Très bien, fit Robert en riant : Laurent et Réparate. Si je vis, je viendrai les revoir.

Il glissa doucement un louis à la religieuse.

— Ma sœur, dit-il, Monsieur et Mademoiselle Amart ont assuré plus que le nécessaire à ces enfants. Je vous prie, moi, de leur accorder, en mon nom et en celui de mon frère, un peu de superflu.

C'était prendre congé.

La sœur Marie-Anne remercia encore, salua dignement et sortit, emmenant les deux bébés.

Pendant que les fossoyeurs remplaçaient la pierre d'ouverture du caveau et délayaient le ciment et le plâtre qui allait la sceller de nouveau, M. Amart et sa fille d'un côté, Robert et



Jean de Prébanec, de l'autre, avaient gagné la sortie.

Le seuil du cimetière dépassé, M. Amart se retourna vers les deux jeunes gens.

— Monsieur de Prébanec, dit-il à Robert, rien ne me faisait prévoir, ce matin, que j'aurais l'heureuse surprise de vous rencontrer. M'est-il permis de vous demander ce que vous comptez faire en ce moment ?

Le jeune homme sourit, et montrant Nice sous leurs pieds.

— Monsieur, répliqua-t-il, je crois qu'il n'est pas loin d'onze heures et que nous avons tout le temps voulu de nous aiguïser l'appétit pour le déjeuner.

Sur le même ton de gaité, le père de Denise reprit :

— Erreur profonde, cher capitaine, et qui m'étonne de la part d'un marin. Il sera midi dans dix minutes, le temps qu'il faut pour gagner ma demeure, et je crois répondre au sentiment de Denise en traduisant le mien, pour vous offrir d'accepter notre *maigre* déjeuner, car c'est vendredi aujourd'hui, et vous trouverez difficilement à Nice, au surlendemain du Mercredi des Cendres, un repas de Carême acceptable. Est-il nécessaire d'ajouter que vous nous ferez honneur et plaisir.

L'invitation était faite d'un tel ton qu'il y aurait eu mauvaise grâce à refuser.

Robert accepta donc.

Alors, au lieu de redescendre vers le Paillon, les quatre promeneurs infléchirent leur course vers le Nord de la ville, s'engageant entre ces villas merveillesuses qui bordent tous les sentiers de descente.

Au bout de trois mètres environ, M. Amart s'arrêta devant une superbe grille, et, poussant une petite porte, encadrée dans un vaste portail, introduisit ses invités au sein d'un jardin merveilleux.

— Oh ! s'écria Robert, sincèrement enthousiasmé, mais c'est l'Eden que vous habitez, tout simplement, monsieur !

Le vieillard eut un hochement de tête plein de tristesse.

— Oui, je le jugeais ainsi moi-même, à l'époque où la mort n'était point venue rompre le faisceau de nos affections, en privant Denise de sa mère, moi de ma compagne. Depuis cette date, — il y a trois ans, — le ciel a beau resplendir, le soleil s'allumer, le printemps rajeunir la terre, pour moi tout demeure sombre, et je ne vois le monde qu'à travers le crêpe de mon deuil,

Et comme Denise, affligée, l'interrompait.

— Oh ! père, je ne suis donc rien pour vous ?

— Excepté quand je te regarde et que je te vois heureuse, mon enfant bien-aimée, fit-il en baisant tendrement sa fille sur le front.

Tout se faisait réglementairement dans la villa Amart. Au moment où le vieillard et ses hôtes montaient les degrés du perron, une cloche à quelques pas de là sonna l'appel du déjeuner.

Quand on quitta la table pour aller prendre le café dans le parc, la glace était définitivement rompue entre les habitants de la villa et leurs hôtes. Il régnait même une demi-familiarité, prélude d'une amitié plus étroite, et qui, dès à présent, mettait tout le monde à l'aise.

La conversation avait pris ce tour amical qui mène tout droit à l'intimité.

— Je suis sûre, Monsieur de Prébanec, dit tout à coup Denise, que, malgré les beautés de notre ciel de Nice, vous lui préférez encore le firmament de votre Bretagne ?

Le front de l'officier se pencha. Une hésitation fit trembler sa voix.

— En vérité, mademoiselle, je ne sais que vous répondre. Il y a quelques jours à peine, votre jugement eût été fondé. Aujourd'hui, les souvenirs, les attachements du sol natal sont presque compensés par les charmes de cette rive enchantée où je vis comme en rêve.

— Oh ! s'écria-t-elle, rieuse, mais délicieusement troublée par cette révélation, qu'est-ce qui a pu produire en vous un aussi complet revirement ?

Force était à Robert de s'expliquer.

Son visage devint mélancolique et grave. Mais son accent se raffermir.

— Mademoiselle, ce n'est point un revirement, puisque je n'ai pas cessé de chérir mon pays, et je l'aime peut-être plus que jamais. C'est par le contraste même que j'explique ma soudaine transformation. Notre terre de Bretagne est comme vêtue d'une grandiose tristesse que ne dissipent pas même les éclatantes journées de l'été. Ici, c'est le soleil ardent, l'onde bleue, les fleurs enivrantes ; c'est un essor soudain de la sève, un épanouissement de la vie, un battement plus pressé du cœur. Il y a trop de causes pour le rêve, trop peu de place pour la personnalité.

Il s'interrompit.

M. Amart s'écria brusquement :

— Oh ! comme vous avez raison, mon cher enfant !

— Et puis, reprit Prébanec, c'est une loi que l'homme s'attache surtout aux lieux où il a été heureux, en proportion même du bonheur qu'il en a reçu. C'est peut-être pour ce motif que Nice, dont les séductions me laissaient indifférent autrefois, s'est subitement emparé de tout mon être cette année.

— Vous y avez donc été heureux, cette année, interrogea Denise.



— Oui, mademoiselle, répondit Robert...

Il y a des aveux qui n'ont pas besoin du langage direct.

Le soir de ce jour, Denise, les yeux pleins de larmes, de douces larmes, veilla, emplissant ses oreilles et sa pensée de ces seuls mots : « Il m'aime ! »

## IV

L'escadre prolongea d'un mois son séjour à Villefranche.

Cela fournit à Prébanec de nombreuses occasions de revenir à la villa.

Toujours il y était le bienvenu.

Denise s'était avoué qu'elle l'aimait; elle avait fait plus : elle l'avait avoué à son père. Et M. Amart, plein de condescendance pour sa fille, sachant la hauteur et la noblesse de cette jeune âme, lui avait dit :

— Enfant, je ne contrarierai point tes inclinations. Dieu t'a faite assez riche pour te permettre de choisir un époux sans fortune. Je ne fais aucune difficulté à reconnaître que monsieur de Prébanec me plaît beaucoup. Tout ce que j'en ai su par cet excellent commandant Malaterra est fait pour le recommander sans réserve. Je ne te dirai donc qu'une chose : étudie à loisir le caractère et les goûts de ce jeune homme. Je m'en remets à ton bon sens du soin de décider s'il est vraiment digne de toi.

Et comme Denise affirmait en rougissant.

— Ah ! ça, voyons, continua gaiement le père, est-ce que vous auriez déjà réglé vos accor-dailles à mon insu ?

— Oh ! père ! se récria la jeune fille.

M. Amart sourit.

— Cependant, pour que tu en parles de la sorte, il faut que vous vous soyez fait mutuellement quelques confidences, de celles qui engagent deux jeunes gens l'un à l'autre.

— Hélas !... proféra Denise en un long soupir.

Le vieillard ouvrit de grands yeux.

— Comment, mademoiselle, vous connaissez vos propres sentiments et vous ignorez ceux de l'homme que vous vous destinez pour mari ?

— Hélas !... dit-elle encore, mais avec moins de tristesse.

— Ah ! pour le coup ! s'écria M. Amart, voilà qui dépasse mes moyens. Les jeunes gens de nos jours sont-ils donc timorés à ce point, — un officier de marine surtout !

Il continua sur le même ton d'amicale plaisanterie.

— Mais c'est un amoureux transi que ce lieutenant de vaisseau ! Tu ne peux pourtant pas te jeter à sa tête et le demander en mariage ?

Cette supposition eut le don de provoquer le rire de la jeune fille. Elle battit des mains, et,

avec une audace de parole que démentait la rougeur de ses traits :

— Hé ! père, s'il faut en venir là, pourtant ! s'exclama-t-elle.

Au fond, la plaisanterie paternelle venait de lui mettre une inquiétude au cœur. Est-ce qu'elle se serait trompée ? Est-ce qu'elle serait seule à aimer ?

Pauvre Denise ! Ce soupçon la fit pleurer souvent.

Aussi bien lui était-il presque impossible de le dissiper, puisque celui-là même qui en était la cause ne tentait rien dans ce but.

Car le travail qui s'accomplissait dans l'âme de Robert était à l'opposite de celui qui s'accomplissait dans celle de Denise.

Riche, n'ayant jamais subi la contrariété, ne sachant pas d'autre douleur que l'immense chagrin causé par la perte de sa mère, la fille de M. Amart, sûre, à cette heure, du consentement paternel, n'attendait que la première démarche de l'officier de marine pour lui dire :

— Robert, je n'ai jamais su s'il existait une différence entre la fortune et ce qui n'est pas la fortune. Ne voyez en moi que la femme honorée de votre préférence ; je n'ai vu, moi, dès le premier jour, en vous, que l'être d'élection auquel je suis prête à vouer ma vie toute entière.

Or, tandis que, spontanément, l'opulente héritière trouvait ces sentiments et ce langage au plus intime de sa pensée, le lieutenant de vaisseau, lui, se rendait compte, par la force même des choses, de l'énorme distance qui le séparait, lui pauvre, de la jeune fille trop fortunée, et il en souffrait cruellement dans l'ombrageuse délicatesse de son caractère. Mais pouvait-il être juge et partie en sa propre cause ? Avait-il le droit de trancher lui-même le dilemme que lui suscitait sa conscience ?

Car cette conscience, excessive sur ce point, lui disait :

« Aimant Denise pour elle-même, tu ne peux la dépouiller de sa fortune ; aimant Denise avec sa fortune, tu ne peux empêcher ton amour de servir ton intérêt. »

Et c'était pour ce motif que le lieutenant de vaisseau, désespéré, se jugeant en face d'un problème insoluble, refoulait son désespoir au plus profond de son cœur, et ayant fait le sacrifice de son amour, espaçait ses visites afin d'éloigner les causes de souffrance et hâtait de ses vœux déchirants l'heure où le départ de l'escadre romprait, — croyait-il, — ce lien trop tôt formé et dont il sentait bien que tout son avenir était désormais enchaîné.

Pauvre Robert ! lui aussi il connaissait les larmes.



Ce fut en de telles dispositions d'esprit que les deux jeunes gens eurent leur dernière entrevue avant le départ de l'escadre pour Toulon.

Prébanec avait obtenu de son commandant un congé de deux jours pleins, dû, en grande partie, à l'intervention directe de M. Amart.

Assurément, ce lui fut une joie profonde de se dire qu'il devenait l'hôte de la villa, que pendant quarante-huit heures, il vivrait sous le même toit et respirerait le même air que Denise. Mais cette joie était mêlée d'une telle amertume que le jeune homme eût peut-être préféré éviter ce tête à tête douloureux et charmant.

Pourtant, le moment venu, il ne sut plus que prendre le bonheur qui s'offrait à lui. Il le trouva si court qu'il en voulut savourer les heures, les minutes, les secondes.

Au moment où, à la suite du déjeuner, Robert, donnant le bras à Denise, passa dans le salon, il sentit le bras de celle-ci trembler sous le sien. Un trouble inexprimable s'empara de l'officier, et il comprit bien vite qu'il lui faudrait une constance surhumaine pour le céder à sa belle compagne.

Précisément, les circonstances concouraient à lui rendre l'effort plus difficile. M. Amart venait de dire en souriant :

— Monsieur de Prébanec, puis-je vous demander un service ?

— Sans attendre la réponse, il ajouta :

— Voici : je vous confie ma fille pour une heure environ. J'ai pris dans ce pays la mauvaise habitude de faire ma sieste tous les jours, et je ne puis plus y manquer sans m'en ressentir. On va servir le café sous la charmille du parc. Je vous prie de tenir compagnie à Denise en mon absence, avec le plus de gaieté qu'il vous sera possible de mettre en œuvre, car mademoiselle me paraît fort mélancolique ce matin.

Robert s'empressa d'acquiescer à la requête du père. Mais en prenant avec la jeune fille le chemin du bosquet ombreux et verdoyant, il ne put se défendre d'une réflexion pénible.

De la gaieté ? Où donc en prendrait-il, le pauvre garçon, lui dont le cœur éclatait de tristesse contenue ?

Quand ils se furent assis sous les ombrages, autour de la table de fer, sur les chaises de rotin qui l'entouraient, ce fut bien pis.

Ce ne fut pas la gaieté, ce ne fut pas même l'entrain qui naquit de leur isolement. Le cœur gros, l'esprit alourdi par le chagrin, ils subirent ce premier mutisme des grandes émotions, et leur silence prit soudain une signification redoutable.

Comme tous les jours, en semblable occurrence, ce fut la femme qui montra le plus de courage en rompant ce silence dangereux. . . . .

— Eh bien, monsieur de Prébanec, est-ce ainsi que vous tenez la promesse faite tout à l'heure à mon père ?

— Quelle promesse ? interrogea Robert d'une voix presque dolente.

— Mais... celle de me tenir compagnie pendant une heure, et gaiement même, si j'ai bonne mémoire.

La poitrine de Prébanec se souleva péniblement.

— En effet, mademoiselle, vous avez une excellente mémoire. M'est-il permis, toutefois, ne m'adressant qu'à vous-même, de vous demander si la... gaieté est indispensable au programme de notre conversation ?

— Assurément, riposta la jeune fille. Est-ce que vous y trouvez quelque difficulté, par hasard ?

— Dispensez-moi de vous répondre, mademoiselle.

Elle joua l'étonnement à merveille. Puis, feignant d'y joindre une sollicitude pour une forme d'ennui qu'elle savait n'être pas la vraie.

— Mais j'y songe, monsieur de Prébanec. Et moi qui vous tiens là comme une sotte que je suis. Vous êtes peut-être fatigué, souffrant.

— Ne me raillez pas, mademoiselle, Je souffre, en effet, mais non comme vous pourriez le croire. Et si, vraiment, il me faut affecter les formes et les dehors d'une allégresse qui ne saurait être en moi, je sens que cet effort est au-dessus de mes forces, et que je dois renoncer au bonheur de vous plaire en cela.

Denise jugea que ce marivaudage avait duré assez longtemps.

— Non, dit-il, gardez votre tristesse. Je n'ai pas le droit de vous en demander les causes, je n'ai pas le moyen de la dissiper. Aussi bien mentirais-je en essayant de vous faire accroire que je ne l'éprouve pas moi-même. Car c'est là peut-être la seule chose qui nous soit commune en ce moment.

Les derniers mots s'achevèrent dans une sorte de plainte sourde.

Elle les avait prononcés avec un accent dans lequel Robert crut démêler un reproche. Il ne voulut pas l'avoir mérité.

— Mademoiselle, reprit-il, si quelqu'un avait le droit de me demander compte de toutes mes pensées, de tous mes sentiments, ce serait vous, je vous le jure. Mais voyez l'étrange état où je suis, la contradiction entre mes sympathies et mes devoirs. Tous ces sentiments que vous devriez connaître seule au monde peut-être vous devez les ignorer.

— Ah ! fit la jeune fille dont la voix s'altéra brusquement, vous ne pouviez me dire plus clairement que ces sentiments me concernent. Il faut donc qu'ils me soient bien défa-



vorables pour que vous vous refusiez de la sorte à me les révéler.

Robert ne fut pas maître de son premier mouvement.

— Denise!... s'écria-t-il.

Et soudain, il s'arrêta. Il venait de comprendre que ce cri tout seul était un aveu, qu'il avait pris, à son insu, spontanément, une liberté que rien ne lui accordait en parlant à cette enfant sur le ton des intimités sacrées.

— Pardon, mademoiselle, ajouta-t-il, le front baissé.

Il se fit un silence, tout rempli de trouble.

— Robert, répondit la voix grave de Denise.

Il demeura immobile, gardant son attitude, n'osant en croire ses oreilles.

Elle s'était levée. Elle vint à lui et posa sa main sur celle du jeune homme.

— Robert, répéta-t-elle, vous venez de vous trahir, et je bénis Dieu de ce cri de votre cœur qui m'a permis de lire en vous. Je ne suis plus une petite fille, je devine quand je ne comprends pas. Et ce que je devine, en vous, c'est que le gros secret qui vous étouffe, qui cause votre tristesse et la mienne, a un nom qu'il est facile de prononcer.

Et, souriant doucement, tandis que les larmes tremblaient à ses paupières.

— Monsieur Robert de Prébanec, conclut-elle, vous aimez M<sup>lle</sup> Denise Amart. Dites un peu que je me trompe, et que ce n'est pas vrai?

Il saisit la main qui touchait la sienne et la pressa ardemment.

— Non, Denise, non, je ne contredirai point à vos paroles. Vous avez vu clair en moi. Cela est vrai, je vous aime!

Mais, puisqu'il est prononcé, ce mot terrible et charmant, laissez-moi vous dire aussi pourquoi je n'ai pas parlé plus tôt, pourquoi, même à cette heure, après la confession que

vous venez de me faire, j'hésite encore à accepter ce bonheur.

Et comme elle le considérait avec stupeur, il lui exposa ses scrupules, non plus avec trouble ou embarras, mais avec la fière netteté d'un caractère qui s'estime à sa juste valeur.

— Il y a entre vous et moi une muraille : c'est votre opulence. Je suis pauvre et je conserve toutes les susceptibilités légitimes de cette pauvreté. Vous m'ouvrez le ciel et me permettez l'espérance. A mon tour de vous prouver que j'en suis digne.

Cette fois, elle ne contient plus ses larmes.

— Achevez, dit-elle, je ne vois que trop où vous allez aboutir.

— Denise, — et ici Robert mit toute son âme dans ses paroles, — Denise, je veux vous conquérir. Ecoutez : A la fin de cette campagne, je suis presque sûr d'un embarquement lointain, fécond en actions de mérite, sinon en causes de gloire...

Elle l'interrompit.

— Fécond en dangers aussi, n'est-ce pas, car l'un ne va pas sans l'autre?

— Peut-être, dit tristement l'officier. Qu'importe, si j'y échappe, si je surmonte les obstacles, je vous trouverai au retour, plus chère, plus aimée que jamais, récompense obtenue et méritée. Si je succombe, au contraire, ce sera parce que Dieu ne m'aura pas jugé digne de cet effort, parce qu'enfin....

Il n'acheva pas. M. Amart venait de se montrer sur le perron de la villa. Il allait venir les rejoindre. Denise essuya ses yeux, et, par un effort presque surhumain, affecta cette gaieté que son père avait recommandée à Prébanec.

PIERRE MAEL.

(La suite au prochain numéro.)

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### CONFITURES DE PÊCHES

Mettez 2 kilos de pêches dures dans une terrine, versez dessus de l'eau bouillante, les couvrir entièrement. Lorsque l'eau est refroidie suffisamment pour les prendre, vous enlevez la peau des pêches, vous retirez les noyaux en partageant chaque fruit en moitiés ou en quartiers, vous les placez dans une terrine en mettant une couche de fruits, une couche de sucre cassé ; il faut 1 kg 500 de sucre pour les 2 kilos de pêches. Laissez macérer pendant quelques heures, puis jetez dans la bassine, retirez un peu d'écume et, comme dans toutes les marmelades, retirez du feu lorsque l'écume s'est entièrement consommée en bouillant. Avant de mettre en pots, vous ajoutez une louche à potage de kirsch que vous mélangez bien.



# REVUE MUSICALE

Concours du Conservatoire : Les lauréats du chant et du piano, distribution des récompenses. — En voyage ! — Compositions de choix. — Nouvelles théâtrales.



ES concours du Conservatoire, suivis de la distribution des récompenses, ont offert cette année un réel intérêt, autant sous le rapport du niveau élevé des études que sous celui du nombre des élèves.

Selon notre habitude, nous nous limiterons à donner les noms des lauréats du chant et du piano, en mettant la plus extrême réserve à nos appréciations. Juger en dernier ressort du talent et des voix, dans les conditions où se trouvent forcément placés les concurrents au grand jour de la bataille, serait s'exposer à de regrettables erreurs. L'expérience nous l'a maintes fois démontré, et ils sont nombreux ceux et celles qui, à pareille fête, mourants d'effroi, de chaleur et de fièvre, ont, plus tard, victorieusement démenti les jugements portés contre eux.

## CONCOURS DE CHANT (Hommes).

JURY : MM. Ambroise Thomas, Massenet, Guiraud, Lenepveu, Gailhard, Capoul, Vergnet, Nicot.

RÉCOMPENSES. — Pas de premier prix.

*Seconds prix* : MM. Grimaud (classe Warot); Bérard (classe Duvernoy).

*Premiers accessits* : MM. Artus (classe Crosti); Nivette (classe Duvernoy).

*Deuxièmes accessits* : MM. David (classe Warot); Dufour (classe Bax); Périer (classe Bussine).

On s'accorde à trouver que le jury se serait montré un peu sévère pour les messieurs. Nous ne partageons pas cet avis, en exceptant toutefois MM. Bérard et Commène, qui n'apprendront plus rien à l'école, d'où leur individualité ne se dégagera guère davantage. Du reste, pas de voix exceptionnelles à ce concours, mais des études bien menées.

## CHANT (Femmes).

Même jury.

RÉCOMPENSES. — *Premiers prix* : M<sup>lle</sup> Issaurat (classe Duvernoy); M<sup>lle</sup> Lemeignan (classe Warot).

*Deuxièmes prix* : M<sup>lles</sup> Wyna et Brelay (classe Crosti).

*Premiers accessits* : M<sup>lles</sup> Cléry (classe Bussine); Médard (classe Barbot).

*Deuxièmes accessits* : M<sup>lles</sup> Laisné et Morel (classe Boulanger); M<sup>lle</sup> Michel (classe Crosti); M<sup>lle</sup> Vauthrin (classe Barbot).

Excellent concours et fort belles voix qui, presque toutes, ont encore besoin de travail.

## PIANO (Hommes).

Même jury.

RÉCOMPENSES. — *Premiers prix* : MM. Quéremont et Pierret (classe Diémer).

Pas de *deuxième prix*.

*Premiers accessits* : MM. Morpain, de Martini et Jolly (classe Bériot).

*Deuxièmes accessits* : MM. Vinès et Wurmser (classe Bériot).

*Morceau de concours* : 2<sup>e</sup> sonate de Weber.

*Morceau à déchiffrer* : De M. Th. Dubois.

Dans ce concours, l'un des meilleurs, les récompenses semblent données avec une irréprochable impartialité, et notre école de piano est en réel progrès.

## PIANO (Femmes).

JURY : MM. Ambroise Thomas, Massenet, Guéraud, Widor, Th. Dubois, G. Pfeiffer, Pugno, de La Nux et Delahaie.

RÉCOMPENSES. — *Premiers prix* : M<sup>lles</sup> Charmois et Quanté (classe Duvernoy); Buval et Long (classe Fissot); Journault (classe Duvernoy); Da Sylva (classe Delaborde).

*Deuxièmes prix* : M<sup>lle</sup> Bonnard (classe Delaborde); M<sup>lle</sup> Eytmin (classe Fissot).

*Premiers accessits* : M<sup>lle</sup> Desmoulins (classe Fissot); M<sup>lle</sup> Maté (classe Duvernoy), M<sup>lles</sup> Weingaertner et Dron (classe Delaborde); M<sup>lle</sup> Roit (classe Fissot).

*Deuxièmes accessits* : M<sup>lle</sup> Chambroux (classe Delaborde); M<sup>lles</sup> Dox et Deligny (classe Duvernoy).

On voit par ce nombre de nominations, parmi lesquelles *six premiers prix*, combien ce concours a été brillant. La France peut certainement se placer en tête des nations pour l'enseignement du piano et la solidité de son école. Jamais en Europe, ni même à Paris, pareil succès n'avait été enregistré.

Quant à ceux qui n'ont rien obtenu encore, et que leur âge, ou leur travail incomplet ont fait reculer d'un an, qu'ils ne se plaignent pas : c'est une sage prévoyance que celle qui les oblige à laisser éclore le bouton, avant de récolter la fleur.

Quelques jours après le dernier de ces concours (celui du Trombone !), la distribution des



prix a eu lieu, sous la présidence de M. Larroumet, qui a ouvert la séance par un discours plein de vérités et d'excellents conseils, bons à retenir.

Les élèves feront bien, tous et toutes, d'en prendre une copie et de la relire souvent. C'est, de plus, une pièce oratoire des mieux conçues. Nous ne retiendrons que cette phrase, si vraie à l'heure où nous sommes, qui vise les idées nouvelles : « Bien des choses sont attaquées qui méritent d'être défendues, *beaucoup sont niées dont la vérité est éternelle.* »

Du reste, presque tout le remarquable discours du directeur des Beaux-Arts a pour but de mettre en garde les élèves de l'école contre les tendances révolutionnaires d'une certaine église musicale aussi intolérante que désorganisée.

La séance s'est terminée par le concert de rigueur, où les lauréats principaux ont pris part. Ils ont été rappelés et applaudis à main que veux-tu, cela se devine. Le succès de M. Larroumet a été aussi vif que justifié.

Et maintenant, jeunes filles et jeunes gens, vous avez bien mérité d'aller prendre vos ébats, vous reposer des labeurs et des fatigues de votre naissante gloire. Les uns vont parcourir les larges espaces, demander aux océans les aromes régénérateurs qui les prépareront aux luttes nouvelles. Là, les vagues apaisées ou tumultueuses, les montagnes ondulantes couronnées de sapins vert sombre dans le ciel bleu, les horizons empourprés, les tièdes crépuscules, tout les invitera à méditer sur les problèmes infinis de cette nature immense, tout leur racontera Dieu. Leur âme, en s'élevant, se retrempera dans cet azur, oubliera les heures poignantes, les espérances brisées, et ils reviendront au travail avec une sève nouvelle et une foi raffermie. C'est par la lutte que se développe l'esprit. Les souffrances, les privations sont la gymnastique de l'intelligence. Tous les hommes de génie ont grandi, se sont élevés par les obstacles : point de combat, point de héros.

D'autres préféreront les retraites profondes et ombreuses, les obscurs vallons où la pâle bruyère abrite de ses rameaux flexibles les mystérieux parfums. Ils écouteront avec ravissement ces mille bruits de fleurs, de source, ou de fauvette, qui enchantent les promenades solitaires. Ils leur raconteront leurs joies et leurs douleurs. Et, quand les brumes matinales de l'été à son déclin déchireront leur voile rose, laissant tomber sur la terre ces perles liquides qui ouvrent les calices, ils rafraîchiront leurs fronts brûlants sous les brises qui caressent toutes ces merveilles.

Souhaitons à tous : bon voyage !

A l'Opéra, où M<sup>me</sup> Caron a fait une brillante

rentrée, on est tout à *Lohengrin*, qui est prêt à passer. Il faut cependant compter avec les retards imprévus.

La reprise de *Jeanne d'Arc* à l'Hippodrome, a un tel succès, surtout depuis l'adjonction du travail des lions dans la grande piste, qu'il surpasse encore celui de l'an dernier. La belle partition de M. Widor est de plus en plus appréciée.

Une cantatrice de grand talent, M<sup>me</sup> Elena Sanz, que Paris n'a pas oubliée, a reparu devant le public, dans un brillant concert au Cirque d'été. L'accueil flatteur qu'elle en a reçu, ainsi que des raisons d'un ordre absolument privé, peuvent faire espérer que cette artiste distinguée sera une attraction de plus cet hiver, sur l'une de nos grandes scènes.

Celles de nos lectrices qui ne connaissent pas encore le joli *Noël Breton*, caprice, par Henry Ghys, y trouveront une pièce d'un sentiment délicat, ne manquant ni d'originalité, ni de mélodie. Facile et progressive comme étude. — Plus facile encore, *Tambourin et Musette*, par E. Broustet, est une gracieuse composition fort bien écrite pour les petites mains. — Une ravissante mignonne *chaconne*, extraite de l'opérette du *Sansonnet*, par V. Roger, réunit vraiment toute la grâce et la légèreté désirables, dans une pièce de ce caractère. Même force que la précédente.

Pour le chant, signalons : *Madame l'Hirondelle*, par C. Blanc et L. Dauphin. C'est une sorte de complainte d'une mélancolie comique, quoique d'une expression touchante. Editeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne.

MARIE LASSAVEUR.

Petites nouvelles théâtrales sur la saison prochaine :

A l'Opéra, MM. Ritt et Gailhard termineront leur privilège avec *Lohengrin* et, peut-être, l'opéra en deux actes de M. Bourgault-Ducoudray, *Tamara*.

Au premier janvier, M. Bertrand prendra possession du théâtre. La première nouveauté dont il s'occupera sera *Salammbô*, de E. Reyer. Puis viendra un ballet qui sera donné, soit avec la *Prise de Troie*, de Berlioz, soit avec *Fidelio*, de Beethoven. Plus tard, un autre ballet, tiré de *Don Quichotte*, et un opéra nouveau seront donnés dans le courant de 1892.

A l'Opéra-Comique, la réouverture se fera avec *Le Rêve*. Puis viendra la reprise de *Manon*, suivie de l'œuvre nouvelle de M. Chapuis, *Enguerrande*, qui doit passer en octobre.

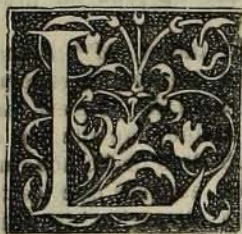
Ensuite on s'occupera de la *Cavalleria rusticana*, de Mascagni, et de *Kassia*, l'œuvre posthume de Léo Delibes.

M. L.



# CAUSERIE

Duisans, 1<sup>er</sup> septembre 1891.



LE second mois de nos vacances, le meilleur. On s'est retrouvé, les intimités se sont renouées, on cause à demi-mot, on rit à l'unisson, on jouit infiniment, le soleil est revenu, la nature et les gens sont gais.

Au bois, les arbres forment un taillis impénétrable propre aux confidences; la prairie blonde est semée de marguerites; elles sont si hautes qu'on s'y cache agenouillé et ce sont des éclats de rire pour se retrouver; — les chapeaux roses et blancs y semblent des fleurs mouvantes; — plus loin, le pré où paissent les vaches est bordé de saules gris d'argent.

Les sources claires sortent du sable fin, brillantes, froides, très profondes; le cresson les envahit, laissant des trouées de cristal.

On met des pâquerettes et des feuilles au fil de l'eau; chacun suit de l'œil son esquif et y place une espérance: les enfants la proclament très haut, les jeunes filles la murmurent tout bas.

Voyez les feuilles de peuplier en forme de cœur, voyez les boutons d'or au calice métallique, les bleuets à la couronne céleste, le long du Gy qui coule paisible, entre les talus de mousse, à travers les champs où le chanvre est bottelé pour rouir sous le soleil.

Crois mon chanvre, que Dieu te donne  
Un été chaud qui fait jaunir,  
Et le soleil aux jours d'automne  
Qui fait mûrir,

disait la vieille chanson fredonnée par les grand'mères, et on la reprend en chœur en regagnant le château où leurs rouets dorment au grenier.

Les œillettes mauves sont comme d'immenses gazes jetées sur les blés verts, un moulin lance à travers le ciel pâle ses quatre larges ailes noires, des gamins jouent sur le pont de pierres moussues, encadré de longs roseaux. Un sentier étroit, bordé de frênes bruisant, mène sur la colline.

Les meules se dressent rondes et craquantes sur l'horizon qui verdit, tandis que la lune, toute petite et légère, s'y lève avec l'étoile rose du berger. Un laboureur conduit la charrue, un autre herse les betteraves aux larges feuil-

les luisantes, un faucheur travaille d'un geste noble et lent.

C'est bien la paix ineffable des champs, divine, enveloppante, qui agrandit les pensées et épanouit les âmes.

L'air est sain, la brise pleine d'odeurs vivifiantes vous caresse le visage et éloigne les tracasseries urbaines.

Les petits courent et jasant. Les grandes se taisent avec le crépuscule, se tenant par la main; même les plus mondaines ne regrettent rien. Les vacances sont une époque délicieuse et au besoin, pour les « enrégées », on peut encore danser sur l'herbette.

Il y a une mandoline parmi les amateurs; le piano, trop moderne, est proscrit, et, dans la bibliothèque, on a trouvé une clarinette un peu faussée... Mais qu'importe.

Que d'inattendu dans cette fameuse bibliothèque, soigneusement fermée à clé, remplie d'antiquités et de poussière: lettres d'une ou plusieurs générations; les vies ainsi reconstituées, âmes vibrantes et fortes, cœurs tendres, esprits fins retrouvés sous cette encre pâlie et ces pages jaunies par les ans; livres vénérables, grignotés des souris curieuses de la science, bourses en perles, colliers de cheveux, tabatières d'écaille, bottes à l'écuyère, jeux d'échecs, cartouches éventées, drogues et toiles d'araignées.

Ainsi peut-être, un jour, nos descendants retrouveront-ils nos petites affaires.

Pauvres de nous! Mais c'est si amusant d'aller à la découverte du passé des siens en ignorant son propre avenir!

On parcourt les vastes corridors du château, on feuillette les manuscrits des Bourbons de Duisans, anciens seigneurs du lieu, de la dame d'Egmont, princesse de Gaves, veuve du comte d'Egmont, décapité en 1550, on regarde les gravures anciennes, dont les sujets attestent que la vie sentimentale dominait ici tout le reste et on finit prosaïquement par la cuisine où s'alignent, sur le dressoir de chêne, les assiettes de Sèvres et les porcelaines d'Arras aux fleurettes bleues, les lourds pots d'étain qui brilleraient avantageusement dans nos salles à manger parisiennes, puis, fleurant la jatte d'épaisse crème qui attend son emploi, on retrousse ses manches pour mettre bravement la main à la flamme, dites *flamme*, le gâteau du pays.

En voulez-vous la recette, mes amies? C'est excellent si le four est bon, ni tiède, ni bouillant.



Que de choses dépendent du four dans la vie !  
Donc : deux livres de farine, douze œufs, un demi-litre de lait, 10 grammes de levure, une livre de beurre.

Délayer ce dernier dans la moitié du lait tiède, ajoutez une poignée de farine.

Couvrir ce levain un peu ferme et laisser monter.

D'autre part, dans une terrine évasée, travailler la farine, six œufs et la moitié du beurre ramolli, avec une cuillère à bouche de sel et une de sucre. Se servir d'une cuillère de bois.

Incorporer les uns après les autres, et sans cesser le travail, les œufs, le reste du lait et le beurre ramolli mais refroidi.

Mélanger le levain monté pour finir et mettre cette pâte dans un grand plat rond beurré, à four doux pour commencer, puis très vif ensuite.

La flamiche dorée, chaude, bien beurrée, est savoureuse au premier déjeuner du matin. Rassie, elle est encore très bonne.

Vous en essayerez.

C'est, avec beaucoup de bonnes choses qui me tiennent au cœur, ce que j'ai emporté dans mon sac de voyage en quittant Duisans.

Instabilité humaine ! Un mois aux champs est-ce donc trop ? Le besoin de locomotion nous dévore, on se repose pour courir ensuite à toute vapeur vers le bruit, l'agitation, la foule.

Mais, étant aux portes de la Belgique, les fêtes de la chevalerie à Bruxelles étaient en vérité trop tentantes pour y résister.

*La chevauchée de la quintaine* défile, bannet au vent, sous le porche fleuroné et cintré de l'hôtel de ville, les trouvères suivent en chantant les vieux lieds, les hommes d'armes, au costume bigarré, sonnent de ces longues trompettes aux banderoles éclatantes, qui résonnent superbement. Les dames, en litière, regardent avec pitié les « vilains et rustauds » à pied. M<sup>mes</sup> de Brabant, de Bruges, d'Artevelde, ne saluez-vous pas Marie de Hongrie, qui trône aux côtés de l'empereur Charles-Quint ?

Nous sommes en plein seizième siècle, les combattants touchent l'écu du « chevalier muet », un mannequin placé au milieu de l'arène, qui, tournant rapidement au contact de la lame, laisse lourdement retomber sa masse d'armes sur les moins adroits ; la joute commence à armes courtoises, c'est Egmont lui-même, le brave et bel Egmont, qui reçoit le prix de l'épée des mains du duc d'Albe, celui qui, deux ans plus tard, le fera exécuter à la même place.

Le *behourt* maintenant va supporter l'attaque des archers qui s'avancent dans leur bouclier roulant ; ils lancent sans trêve leurs flèches enguirlandées contre le château fort, qui se

défend bravement. « De gentes dames fort honnestes » répondent aux assaillants avec des roses. C'est une pluie de fleurs et de parfums au milieu des couleurs vives, des armures brillantes, des gonfalons dorés. Le spectacle est des plus curieux.

L'onagre ou catapulte s'avance lourdement et envoie des boulets de verveines et de lys contre les murailles ; la place est prise galamment et les prisonnières, enchaînées de lierre, de lauriers et d'œilleux, sont emportées en croupe par les vainqueurs sur leurs fiers destriers.

Vive les Flandres !

En si beau chemin, comment s'arrêter ? Ostende nous attire.

C'est la plage des élégances sans pareilles, les vagues y roulent aristocratiquement. Le long de la digue, dallée de granit noir, les hôtels se suivent capricieux, originaux, coquets, nids de luxe et de richesse, leur loggia ouverte, offrant aux habitants les raffinements du *home* et les plaisirs de la grève immense sillonnée de baigneurs.

Au Kursaal, l'orchestre résonne, les tables de jeu se dressent, la salle de lecture se remplit, la terrasse se pare des plus jolies femmes en toilettes fort pimpantes.

Sur la dune s'élève, excessivement simple, le chalet royal, où Leurs Majestés belges se délassent, en bons bourgeois, des soucis du trône.

Point de gardes, point d'étiquette, une vie familiale, simple, sérieuse, où sont marquées les réceptions sans faste, les heures de travail et de promenade.

La reine, accompagnée de la princesse Clémentine, arpente souvent toute la côte dans un léger équipage traîné par quatre poneys demi-sang qu'elle conduit à merveille.

De vieux pêcheurs au visage tanné, la pipe à la bouche, le filet sur l'épaule, interpellent les baigneurs.

— Eh ! savez-vous, sais-tu, la pêche sera magnifique ; un tour au large, n'est-ce pas ?

Et nous allons en rade.

Au loin, Ostende s'étend, formant un panorama magique, enluminé de nuances éclatantes ; les robes claires ressortent sur le sable jaune, des courses ont lieu sur la plage qui fourmille de monde. La lumière embrase tout.

— Vous connaissez Paris, ce joli petite village ? me demande le patron du bateau.

Pas une ride sur le flot d'émeraude ; le cotre glisse doucement, abaissant sa voile gonflée sous une brise caressante, et l'on éprouve une joie profonde, très réelle, à répondre :

— Oui, je suis de la terre de France.

ALIX.



## CONCOURS DE DEVINETTES

Les adhésions nombreuses qui nous sont parvenues témoignent du plaisir que la nouvelle d'un Concours a causé à nos lectrices et nous font pressentir un heureux succès.

Les conditions du Concours avec ses différentes questions, seront publiées en décembre prochain. Jusque-là nous vous conseillons, mesdemoiselles, de vous exercer à deviner les jeux d'esprit que nous vous adressons chaque mois ; de cette façon vous deviendrez habiles et vos succès seront certains.

Nous vous redisons encore que les prix décernés aux lauréates seront de fort beaux volumes qui les récompenseront généreusement, et que les accessits, ordinairement de simples nominations, seront changés, par la Direction désireuse de vous plaire, en des livres charmants.

Nous vous donnons donc, mesdemoiselles, rendez-vous au mois de décembre.

### DEVINETTES

#### Mots en croix

Former, avec les lettres qui suivent, le nom de deux peintres célèbres :

R R R C C C A A E E E H G O

#### Mots en carré

— Hôte de nos forêts. — Nom d'une antique ville.  
— Au temps de Sésostris, un oiseau vénéré  
Sur les rives du Nil. — Enfin titre donné  
Dans la vieille Angleterre à toute jeune fille.

#### Proverbe

Avec les contraires des mots suivants, former un proverbe de sept mots :  
Beau — Abaisser — Défaire — Lac — Léger — Long — Ennemi — Matin  
— Bruit — Plaisir — Mémoire — Raboteux — Utile — Près — Déses-  
poir — Ignorer — Rien — Heureux — Fini — Oui — Exciter — Trapu.

#### Métagramme

— Je suis des monts le sommet audacieux.  
— Changez mon chef pour aller aux Saints Lieux  
De moi, vaillants croisés, il fallait vous défaire.  
— Changez encore, je deviens nécessaire.

#### Dernières paroles

Quel est le vaillant roi qui en tombant sur le champ de bataille s'est écrié : « A d'autres le monde ! ».

#### Problèmes pointés

Consonnes : .e. .o. e .e. .i. e .a... .ui .o. i. e .e. o. e.  
.a .a. i. e .e .o... i. .au. .ieu. .ue .e .u. o. .o. e.  
Voyelles : L. s. h. m. m. s. f. n. t. l. s. l. s. l. s. f. m. m. s. f. n. t. l. s. m...rs.

#### Mots en triangle

1<sup>o</sup> Poète italien. — 2<sup>o</sup> Partie du monde. — 3<sup>o</sup> Fleuve d'Afrique. — 4<sup>o</sup> Pro-  
nom. — 5<sup>o</sup> Voyelle.

### EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO D'AOUT

ACROSTICHE DOUBLE :

C LE F  
A UN E  
M AI N  
B AL E  
R AI L  
A RN O  
I MA N

DERNIÈRES PAROLES : Henri III.

VERS A TERMINER : Perd — risée — couvert  
— rosée — plomb — frêle — blond — aile —  
fleurs — tige — couleurs — voltige — vermil-  
lon — touche — papillon — mouche.

(L'Oiseau-mouche, de L. GOZLAN.)

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 48, rue Vivienne.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.





# JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

## MODES

Mesdemoiselles, ce sont des cancons sur les modes que je vais vous apporter, car rien n'est encore arrêté, pas plus pour les façons que pour les étoffes de nos costumes.

On dit toutes sortes de choses; mais comment croire, le 1<sup>er</sup> septembre, que ces dires se réaliseront en automne?

On dit que l'on s'habillera très plat et que la jupe n'aura plus, derrière, ce tout petit groupe de fronces qu'elle a encore en ce moment; que des pinces, faites sur les côtés, la busqueront de manière à la faire bien coller et qu'elle sera montée à un simple passepoil dont le biais sera rabattu; tour de taille un peu large, pour la faire descendre afin d'éviter toute épaisseur.

Le jupon de dessous sera taillé sur ce modèle.

On dit que l'on reverra les draperies, non plus telles que nous les avons portées, mais ondant et mouvementant la jupe ou descendant en spirale ou en genre peplum.

On dit que le pardessus sera de moyenne longueur quand il aura la forme redingote ou pince-taille, et que la basque rapportée se fera encore; qu'il sera très long s'il est de forme pelisse flottante ou ajustée par des plis et des fronces, et que la jaquette ne subira pas les caprices de la mode.

La jaquette! voilà une façon qui a su plaire à toutes les femmes jeunes et âgées et aux jeunes filles; aussi méritait-elle que nous l'appellions *l'éternelle*.

Ce qui a complètement disparu, à notre grande satisfaction, c'est cette longue manche qui s'envolait à la moindre bise. Point jolie, point pratique, elle était même très incommode et nous n'avons jamais compris qu'elle pût plaire.

On dit encore que le costume de drap aura, s'il est possible, plus de vogue que l'hiver dernier, qu'il sera garni de fourrure, et l'on ajoute que la veste demi-colante s'ouvrira sur un gilet de fourrure astrakan noir ou gris, loutre ou castor, et que la manche sera de fourrure comme la toque; la jupe sera ourlée d'une étroite bande.

L'écosais sera réservé pour le grand pardessus genre pare-pluie avec doublure de surah uni.

Voilà pour les costumes; mais je ne vous engage pas, mesdemoiselles, à asseoir sur ces on dit le choix d'une étoffe ou d'une façon; attendez le mois d'octobre, où nous aurons des renseignements précis à vous donner.

Voyons ce que l'on dit des chapeaux. Ils seront moyennement grands, en joli feutre, avec le dessous de la passe en feutre de couleur: noir dessous rouge, bleu ou mauve, ou bien encore marine et le dessous de la passe bien pâle, grenat vieux et le dessous vieux rose; même dessous avec le feutre vert.

Nous allons voir les pampres couvrir la petite capote; c'est une jolie garniture d'automne.

La capote de dentelle est, par excellence, le chapeau de transition; garnie de chrysanthèmes-soleil, de velours et de jais, elle est jolie et permettra d'attendre que la mode ait décidé.

La chaussure est en passe de se modifier. En attendant que cette pointe à la poulaine soit entièrement supprimée, on l'accuse bien moins dans les façons actuelles et le pied y gagne de l'élégance, sans compter qu'il y est plus à l'aise; la guêtre petite et par conséquent la claqué plus haute.

On dit que l'on portera le soulier avec la guêtre lacée, boutonnée pour la sortie matinale; que le grand chic, pour la toilette de ville, sera le gant en cuir de Russie. Ce genre de gant n'est pas positivement bon marché, parce que la peau doit en être fort belle, mais il est très solide et supporte d'être nettoyé. A quatre boutons, il coûte 7 ou 8 francs.

Les petits garçons et les petites filles porteront la grande guêtre boutonnée de côté et emboitant le genou; elle sera de drap ou de chevreau. Les garçons seront habillés du costume russe ou marin, de la vareuse marine, et les petits d'une blouse en velours, s'arrêtant au-dessus de la cheville et montée par des plis à un petit empiècement carré couvert d'une vieille guipure; la manche large, avec un poignet en guipure. C'est une mode fantaisiste qui n'a rien de bien gracieux; l'enfant y perd de sa grâce native et sa petite tournure amusante de gentille gaucherie y devient épaisse et lourde, car rien ne resserre l'ampleur qui se développe en même temps que les plis.

Les petites filles conserveront leur jupe simple, avec un corsage-blouse ou formé de deux draperies croisées.

Maintenant, cherchons dans le présent quelques fantaisies à vous décrire. Très gracieux, les petits nœuds de ruban que l'on met sur l'épaule, piqués sur la partie haute de la manche. Joli aussi le ruban qui prend de la couture du dessous du bras, cerce l'entournure et passe sur l'épaule. Très coquette la petite ceinture Helyett, à pointe et lacée devant, qui enserre la chemisette de foulard portée avec la veste. Une gentille blouse-chemisette, bien jeune de façon, facile à faire et peu coûteuse, est en foulard vieux rose fleuri de muguet. L'encolure froncée, bordée d'un biais, reçoit un très fin plissé qui fait collerette; ce plissé s'ouvre au milieu ou s'agrafe de côté si la chemisette n'est point boutonnée devant.

Une autre, très charmante, est en crêpeline bleu pâle montée à un col plissé en cercle sous lequel tombe une haute dentelle crème qui fait bavette.

S'il vous faut, pour terminer la saison, un costume simple, voici celui que nous vous conseillerons: Un tissu de laine gris bleu ou de l'alpaca gris. La jupe,



taillée en biais, ourlée de six rangs de grosse soutache marine; la chemisette-blouse en flanelle ou surah marine et la veste assortie à la jupe, avec les bords retournés en revers droit, coupés d'autant de rangs de soutache que l'on en aura mis à la jupe; de même pour la manche.

Voilà, mesdemoiselles, tout ce que la mode nous offre de renseignements; excusez cette maigre moisson en pensant au mois où nous sommes et qui est si peu propice aux nouveautés.

CORALIE L.

L'Album de travaux du 15 août de l'édition hebdomadaire (blanche) contient les travaux suivants : Boîte trèfle à bijoux. — Coussin long avec oreilles. — Panier en osier avec couvercle passant dans trois montants. — Garniture au crochet sur galon, chemise de nuit. — Papeterie Louis XVI en étoffe ancienne. — Encadrement de rideau, tétière, etc., en rosaces au crochet. — Capuchon au crochet point d'abeille, petit enfant.

### VISITES DANS LES MAGASINS

M<sup>lle</sup> Turle fait en ce moment un gentil costume en lainage pour les personnes qui, sans suivre les chasses, sont appelées à prendre part à ces plaisirs cynégétiques. Un molleton vieux rose et du velours mousse pour garniture. La jupe collante taillée en biais, l'ourlet rapporté à l'endroit, se détachant sur un assez large dépassant en velours également taillé en biais. Le gilet de velours à la Louis XIV, fermé par de beaux et vieux boutons, et l'habit à larges pans. Cette façon a beaucoup de genre.

Pour les dîners et les sauteries organisées à la suite de ces fêtes, les robes de mousseline de soie et de bengaline fleuries, des rubans et des dentelles posés avec le goût qui distingue cette très habile couturière. Les corsages sont forts coquets et vont en perfection. Il n'est pas jusqu'à la manche qui suffirait, à elle seule, vu sa jolie façon, à rendre très élégant le plus simple corsage.

Charmante la jaquette en gros molleton blanc ou rouge.

M<sup>lle</sup> Turle, rue de Clichy, est une très bonne et consciencieuse couturière, qui habilie parfaitement.

Les chapeaux de M<sup>lle</sup> Rabit, 26, rue de Châteaudun, ont du *chic*; ils coiffent à ravir, sans excentricité. Les garnitures de choix qu'elle dispose avec grâce sont montées si légèrement, que les fleurs en paraissent naturelles. M<sup>lle</sup> Rabit m'a dit que les paillettes mordorées verdâtres seraient la grande nouveauté de l'hiver. On les disposera en bandeau, en fantaisie, et leurs reflets éveilleront les couleurs sombres.

Avant de prendre le chapeau d'hiver, pour l'automne la capote de dentelle est tout à fait charmante, comme la fait M<sup>lle</sup> Rabit. Toute simple, elle se garnit de velours et d'une petite fantaisie; plus habillée, elle reçoit fleurs et ruban très artistiquement arrangés.

La capote simple à 35 fr. est un bijou ainsi que le canotier qui est de prix modique. Il y a aussi le chapeau rond en dentelle qui est très porté en ce moment.

La Teinturerie Européenne, 26, boulevard Poissonnière, se charge de tous les nettoyages : Uniformes de collégiens, habits, paletots, gilets d'hommes. Le travail est on ne peut mieux fait et consciencieusement. Il en est de même

des teintures, que le costume ou la robe soient ou non défaits.

La soierie teinte avec les procédés de cette maison est comme neuve; même souplesse, même brillant; cela permet de l'employer, non point seulement comme fond, mais comme jupe.

La teinture noire est superbe et les couleurs à la mode parfaitement réussies. Les crêpelines, le crêpe de Chine, la gaze, le velours se teignent aussi bien que la laine et la soie, et sont aussi souples que s'ils étaient neufs. Les tentures d'appartement, les rideaux, portières, etc., sont nettoyés, remis à neuf ou teints avec un soin tout particulier, les cachemires teints en réserve et les couleurs des tapisseries ravivées. Ces renseignements serviront de réponse aux abonnées qui demandent de leur indiquer une maison de confiance.

L'hygiène et la coquetterie se trouvent également bien de l'emploi de très bonnes parfumeries, et nous engageons à s'en abstenir plutôt que de faire usage de préparations médiocres.

Si nous conseillons de s'adresser à la maison Guerlain, 45, rue de la Paix, c'est que nous savons que tous les produits manipulés dans le laboratoire de MM. Guerlain sont excellents et les matières premières de qualité supérieure.

La Crème de fraises et la Crème émolliente au suc de concombres sont les meilleurs cold-cream que nous puissions indiquer, ils rafraîchiront la peau altérée par l'air salin et le soleil, et rendront au teint l'éclat et la transparence. La poudre de Cypris, légère et impalpable, lui donnera un léger duvet.

La lotion de Guerlain s'emploie pure ou comme eau de toilette.

L'Eau de Chypre est excellente pour la toilette ainsi que l'Eau de Cologne hégémonienne, une nouvelle préparation de M. Guerlain, très goûtée des jeunes femmes.

Le savon Sapoceti au blanc de baleine conserve son délicieux parfum jusqu'à la dernière parcelle; la pâte de velours et celle aux mélites sont indiquées pour les soins



des mains ; la pâte d'amande en poudre aux fleurs de Montpellier est aussi d'usage agréable.

Deux parfums dont le succès est très grand : le Jicky et le Guildo, et pour vous, mesdemoiselles, si vous y êtes autorisées : fleurs de France, la Verveine et le Cédrat parfumeront discrètement vos mouchoirs.

L'eau et la pommade vivifiques de A. B., chez M. L. Bonneville, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montmorency (Seine-et-Oise), sont d'excellentes et hygiéniques préparations.

Nous les recommandons en connaissance de cause.

Elles arrêtent la chute des cheveux ou la préviennent si l'on s'en sert usuellement, elle les font abondamment repousser, même aux places dégarnies et après les maladies éruptives des enfants et en activent la pousse. Elles rendent leur couleur primitive aux cheveux blanchis prématurément, font disparaître les pellicules, qui souvent sont la cause de leur perte, les entretiennent brillants et souples. Les médecins les recommandent aussi bien pour les grandes personnes que pour les enfants.

\*\*\*

Septembre est le précurseur de l'automne, et tout en étant souvent très beau, il n'en laisse pas moins l'impression que l'été est à son déclin.

On quitte plages et montagnes, pour aller s'installer à la campagne et donner un dernier coup d'œil aux préparatifs de la chasse. C'est le commencement des visites de voisinage et des réunions de château.

Pour ces longues promenades, un manteau de pluie de la maison d'Anthoine, 24, rue de Bons-Enfants, est ce qu'il y a de plus pratique. Ces manteaux, dont les formes sont aussi variées qu'élégantes, préservent la toilette de la poussière et lui conservent ainsi toute sa fraîcheur. Leur imperméabilité les rend précieux par les temps de pluie, et les commodités qu'ils offrent en toutes circonstances les font apprécier par toutes les femmes.

Envoi franco du catalogue et des échantillons à nos lectrices.

\*\*\*

La maison Roullier frères, 27, rue du Quatre-Septembre, a pour les robes de *Wathching*, de *lawn-tennis*, de *garden-parties*, d'*excursionnistes*, etc., etc., de ravissantes étoffes, souples, légères et chaudes cependant, car sur la mer, comme au sommet des hautes montagnes, l'air est vif.

On trouve chez ces messieurs des occasions d'autant meilleures, qu'étant fabricants, ils peuvent offrir, comme prix, des conditions impossibles à ceux qui sont déjà tributaires d'autres maisons.

En tous cas, la complaisance et l'accueil charmant qui est fait rue du Quatre-Septembre à toutes les clientes entraîneraient les femmes à s'y rendre en foule si déjà la réputation de la maison Roullier frères n'était uni-

verselle. Je vous rappelle seulement, chères lectrices, qu'à la fin de la saison il y a de très bonnes occasions dont je vous engage à profiter en hâte si vous ne voulez arriver bonnes dernières.

Demandez donc à MM. Roullier frères des échantillons. Ils s'empresseront de vous les envoyer franco gratis avec leur prix-courant.

\*\*\*

#### ROSÉE CRÈME

Maison Bertrand, 35, rue de La-Tour-d'Auvergne

Toutes les personnes qui emploient la *Rosée Crème* sont assurées de conserver un teint d'une fraîcheur merveilleuse et une peau unie sur laquelle les boutons, la couperose et les rides n'auront jamais prise. Cette préparation nouvelle, qui n'a rien de commun avec tous les produits de ce genre, peut être employée avec succès par les chasseurs pour cicatriser et guérir rapidement les petites blessures et écorchures produites par les haies et les ronces rencontrées trop souvent sur leur passage. Après une journée de chasse, des frictions faites avec la *Rosée du corps*, cette eau de toilette sans égale, enlèveront toutes fatigues, rendront aux membres souples et vigueur, laisseront au corps un parfum délicat et le préserveront de tout contact malsain. Par leurs qualités antiseptiques et hygiéniques, ces deux produits ont fait faire un grand pas à la parfumerie moderne en lui donnant une valeur réelle, puisqu'ils assurent non seulement la beauté de l'épiderme, mais encore la santé. Demander les deux produits chez l'inventeur, M. Bertrand, 35, rue La-Tour-d'Auvergne, au Bon-Marché, au Louvre, à la Place-Clichy et dans toutes les bonnes parfumeries.

\*\*\*

#### CHAUSSURES DE LA MAISON KAHN

55, rue Montorgueil.

Nous avons fréquemment parlé à nos lectrices de la Maison Kahn dont tous les modèles de chaussures se recommandent également par leur élégance et par la modicité de leurs prix.

Nous croyons être utiles à nos lectrices en leur donnant aujourd'hui quelques renseignements complémentaires au sujet des prix exceptionnels offerts par cette maison.

Bottes chevreau mat à boutons ou à lacets, ayant valu 13 fr., vendues 9 fr. 50.

Bottes satin à boutons claqué, chevreau glacé ou veau verni, ayant valu 12 fr. 50, vendues 7 fr. 50.

Richelieu chevreau glacé, genres variés, piqûres noires ou blanches, ayant valu 13 et 14 fr., vendues 8 fr.

Souliers découverts en chevreau glacé et en veau verni, ayant valu 6 fr. 50, vendus 4 fr. 50.



## EXPLICATION DES ANNEXES

## GRAVURE DE MODES n° 4849.

Modèles de M<sup>me</sup> Thirion, boulevard Saint-Michel, 47.

Costume d'enfant de M<sup>me</sup> Taskin, rue de la Michodière, 2.

**TOILETTE DE JEUNE FILLE POUR PETITE RÉUNION.** — Robe en bengaline feuille de rose, avec semé de petites fleurettes brochées disposées alternativement de chaque côté d'une raie satinée. La jupe droite est fendue d'un côté et légèrement relevée par un nœud de velours. Corsage décolleté, drapé sur les épaules et sur la poitrine; les pinces sont ramassées en un groupe de plis à la taille. Ceinture Moyen âge en passementerie d'argent. Chemisette froncée à l'encolure et fermée par une grosse ruche-colletterette. (Voir la planche de patrons.)

**COSTUME DE VOYAGE.** — Jupe en vigogne à carreaux ombrés, petits plis piqués au-dessus de l'ourlet. Basquine ouvrant sur un gilet de surah bronze, maintenu par une ceinture, ouvert lui-même dans le haut et légèrement drapé sur un plastron plat en piqué blanc; le corsage est orné de piqures comme la jupe; poche sur le devant de la basque; revers-col brisé. (Voir la planche de patrons.) — Chapeau de paille à bord étroit relevé, et garni de petits rouleauts de surah bronze; dessus, draperie en surah et touffes de plumes.

**COSTUME DE PETITE FILLE.** — Robe en crépon de laine giroflée, orné de broderies en point d'épine; l'ourlet de la jupe, rabattu à l'endroit, est fait par un point d'épine en soie blanche. Corsage décolleté en carré, bordé, à l'encolure, d'un petit biais sur lequel court un point d'épine blanc; les plis du corsage, devant et dans le dos, ainsi que ceux de la petite manche bouffante, sont arrêtés par des points d'épine. Ceinture drapée, à bouts flottants, avec point d'épine sur l'ourlet en pointe. (Voir le patron sur la planche de ce mois.) — Chapeau de paille à bord relevé derrière, retenu par un ruban; un oiseau sur des coques de ruban.

## MODÈLE COLORIÉ

De la maison Laüner, 4, rue de Châteaudun.

**LAMBREQUIN EN ÉTAMINE ÉCRUE.** l'étamine reste en réserve, à découvert, dans le dessin qui est cerné d'un point russe en coton loutre; le fond en coton rouge, en point à la croix, est seul brodé, ainsi que les points rouges isolés dans les lapins et les branchages.

## PLANCHE DE TRAVAUX

Modèles de la maison Cabin-Sajou, 74, boulevard de Sébastopol.

**PRIE-DIEU, TAPISSERIE** et détail de disposition si l'on donne une autre destination à cette tapisserie. On recevra l'appui dans une de nos prochaines livraisons.

**DESSUS DE PIANO,** en étamine écrue bordée des deux côtés d'une rayure bayadère.

Modèle de M<sup>me</sup> Leeker, 3, rue de Rohan.

**TÊTIÈRE,** application sur tulle.

## CARTONNAGE

**ABAT-JOUR,** deux feuillets composant la première moitié. (Voir l'Album pour le pliage.) Ce sera, nous l'espérons, une agréable distraction pour nos lectrices : nous les engageons à ne pas attendre la seconde moitié, qui sera donnée en octobre, pour commencer ce petit travail.

## NEUVIÈME ALBUM

Enveloppe de voyage pour ombrelles et parapluies. — E M enlacés, point à la croix. — H P enlacés. — Basquine pour fillette, devant et dos. — Cape berrichonne pour petite fille. — Abat-jour, pliage du cartonnage colorié. — Toilette de garden-party. — Gerbes, broderie plate. — Costume de jeune fille (patron découpé). — Toilette de jeune fille. — Chemise de nuit. — Petite garniture. — Têtière, tulle broché avec papillons rapportés. — C A enlacés. — Sachet à papier à lettres. — Entre-deux. — Dentelle au crochet. — Couronnes de myosotis disposées en guirlandes. — Entre-deux filet brodé. — Gabrielle. — Entre-deux, guipure Richelieu. — B S enlacés. — Chausson au crochet tunisien pour baby. — Couverture mobile au point de Hongrie.

## FEUILLE IX

1<sup>er</sup> côté

BASQUINE, deuxième toilette. } Gravure n° 4849.  
CORSAGE, petite fille. }

2<sup>e</sup> côté

CORSAGE, première toilette (gravure n° 4849).  
CHEMISE DE NUIT, page 4 (album de septembre).

## PATRON DÉCOUPÉ

CORSAGE A BASQUE à crêpeaux allongés, page 3 (album de septembre).

## COUVERTURE ÉLECTRIQUE POUR RÉUNIR LES NUMÉROS

## Du JOURNAL DES DEMOISELLES

Au moment de faire relier leur année, beaucoup d'abonnées ont égaré une partie des numéros.

Nous avons pensé qu'il était facile et surtout peu coûteux de parer à cet inconvénient et nous avons fait établir des couvertures à ressort portant en lettres d'or le titre du journal et destinées pour relier instantanément, au fur et à mesure de leur réception, les exemplaires du JOURNAL DES DEMOISELLES.

Ces couvertures solides et élégantes, en toile chagrin, maintiennent les journaux, gravures et encartages que l'on désire conserver.

De cette façon, ils resteront intacts, et l'on s'évitiera l'ennui de les réunir chaque fois qu'on en a besoin; placés dans l'ordre des mois, ils pourront être feuilletés aussi facilement qu'un livre, et seront pour nos abonnées un véritable album.

Comme nous n'avons en en vue que l'intérêt de nos lectrices, nous leur offrons ces jolies couvertures à DEUX FRANCS chaque, c'est-à-dire absolument à notre prix de revient.

Pour recevoir les couvertures franco, joindre 0 fr. 85 par exemplaire.

Adresser les demandes, avec un mandat de poste, à M. FERNAND THIÉRY, directeur du Journal des Demoiselles, 48, rue Vivienne.





Imp. Falcner Paris

4849

Septembre 1891.

# Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

Rue Vivienne 48.

Coiffures de M<sup>lle</sup> THIRION, 47, R. d. S. Michel, Costumes d'enfants de M<sup>me</sup> TASKIN, 2, rue de la Michodière  
Parfumerie de la M<sup>me</sup> GUERLAIN, 15, rue de la Paix, Corssets de M<sup>me</sup> EMMA GUELLE, 3, Place du Théâtre Français  
Chaussures de la M<sup>me</sup> KAHN, 55, rue Montorgueil, Ceintures Européennes, 26, R. d. Poissonnière.

Ayuntamiento de Madrid



